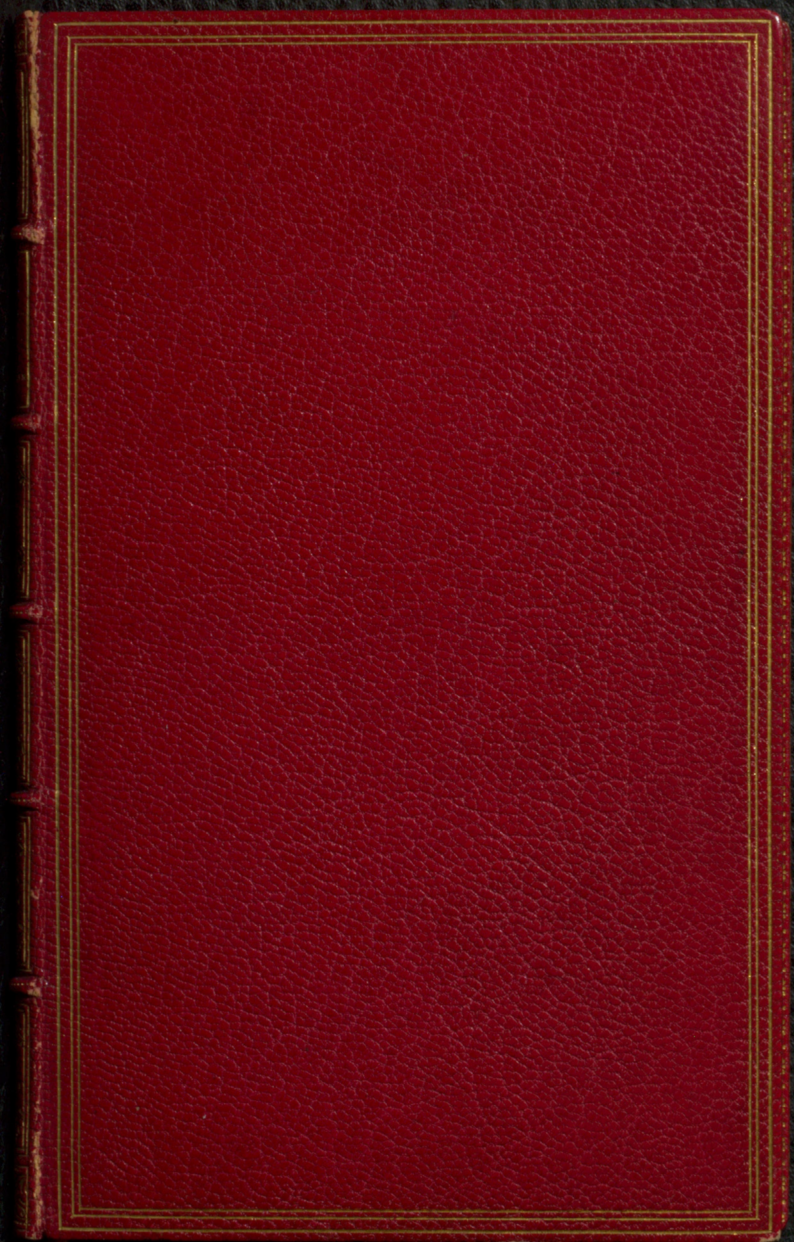
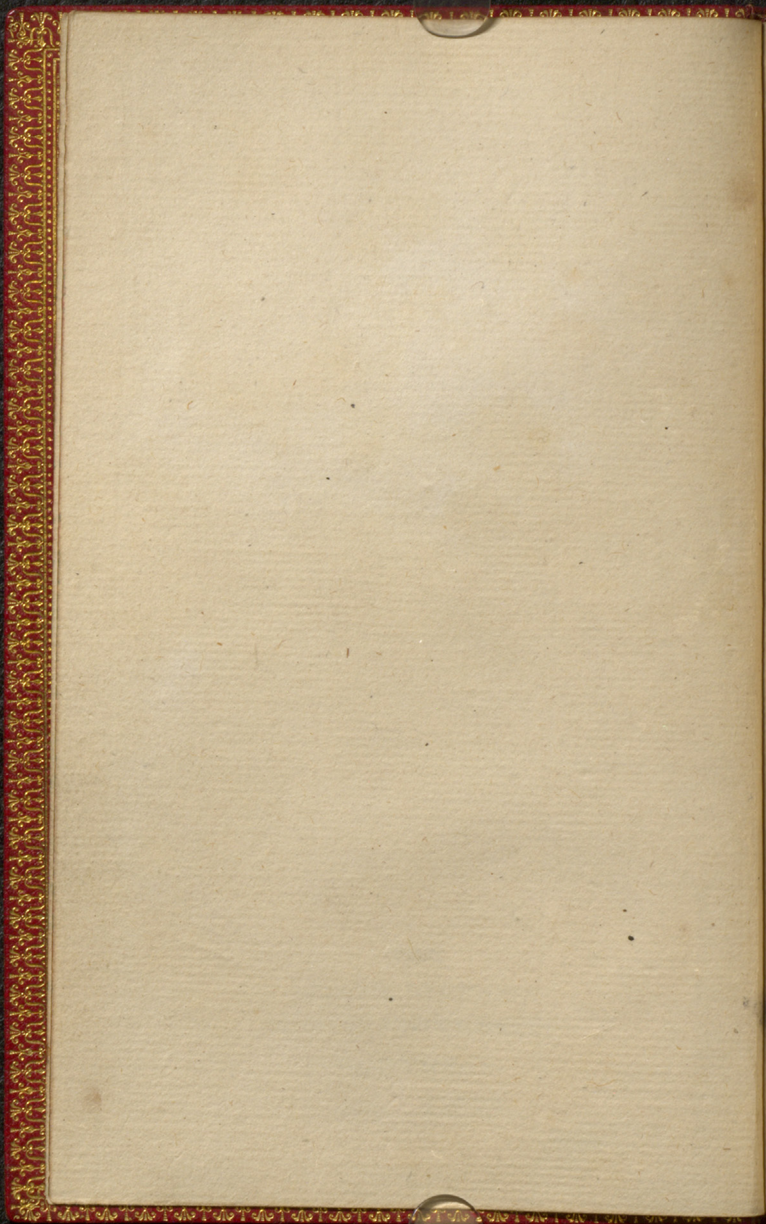
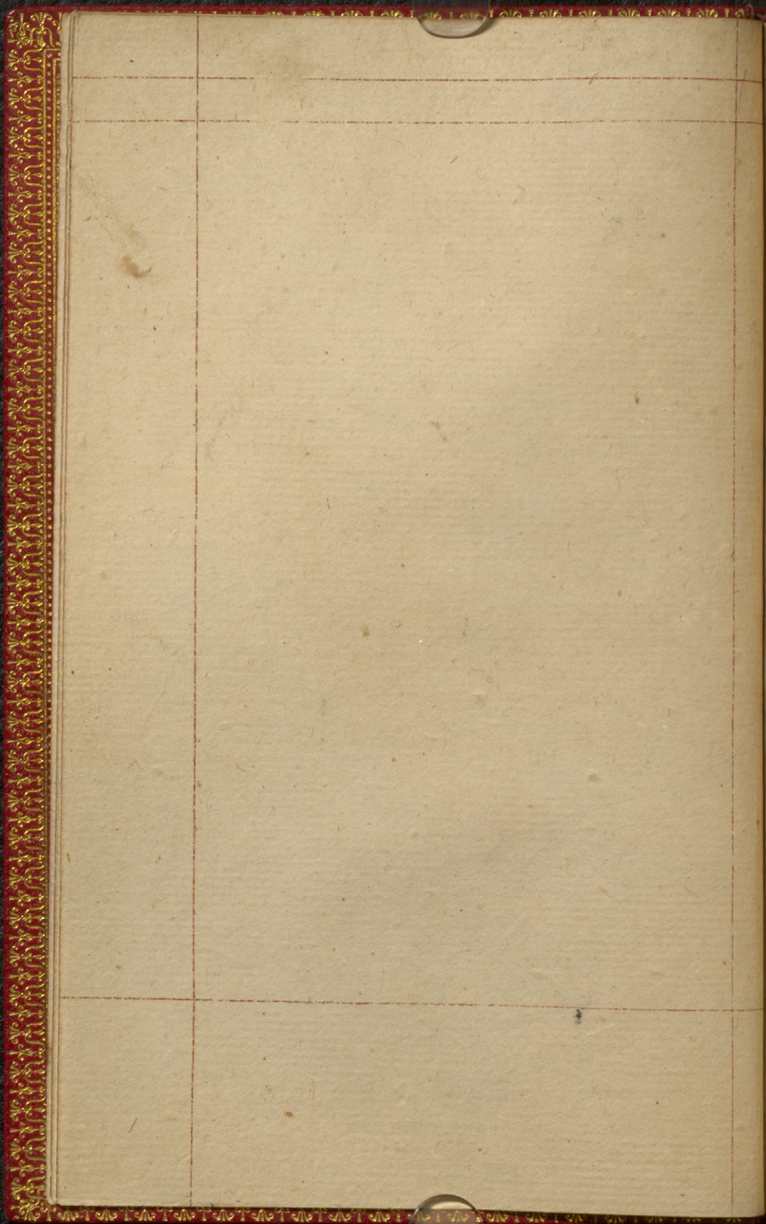










DE
LA TRANSFORMATION METALLIQVE,

trois anciens tractez en rithme Françoise.

ASCAVOIR.

La fontaine des amoureux de science: Autheur I. De la Fontaine.

Les Remonstrances de Nature à Lalchymiste errant: auec la responsе dudict Alchy. par I. de Meung. Ensemble vn tracté de son Romant de la Rose, concernant ledict art.

Le Sommaire Philosophique de N. Flamel.

Auec

La defense diceluy art & des honestes personages qui y vaquent: Contre les effortz que I. Girard mect à les oultrager.

A PARIS,

Chez Guillaume Guillard, & Amaury Warancore, rue S. Iaques à l'enseigne S. Barbe.

1561.

CES AVTHEVRS,

Aux lecteurs.

Gens de bon cœur, nostre venue
Doner ne vous doibt desplaisir.
Si vne fois auéz cognüe
La verité, cachée & nue
En noz escriptz, auréz plaisir.



AVX LECTEVRS.

Ces iours passéz, amys lecteurs, sont venuz en mes mains trois petitz liures touchãt la trãsformation des metaulx, ancienement composéz en rithme françoise par autant de bons autheurs: lesquelz i'estime si delectables & proufitables, qu'ilz meritent bien estre leuz: principalement par ceulx qui ayment tele science. Et pour ce que parauant les exemplaires d'iceulx estoyent si rares, que plusieurs desiroyent en vain de les veoir, vous pouéz cognoistre quele affection ma esmeu à prendre peine qu'ilz vous fussent publiquement presentéz, ie dy, moyenãt l'aide de variables copies escriptes à la main, beaucoup mieulx ageancéz & correctz, que de ma part ne les auois oncques trouuéz separément. Mais ie pence qu'il est conuenable, de dire icy quelque aultre chose de chascun d'iceulx, pour vous doner plus de contentement.

Le premier qui est appellé la fontaine des amoureux de science, fut composé L'an 1413. par Iehan de la fontaine, natif de Valenciennes en la comté de Henault: & ha esté cy deuant imprimé à Paris & à Lyon: Mais scauéz vous comment? Veritablement La font. des Amo. de sciẽce.

ça, & la, trop corrompu, & amplifié de plusieurs choses superflues & sottes, tant au regard du sens, que de la rithme: Lesqueles y auoyent esté entremeslées, par la liberalité de quelque ignorant, soubz espoir d'auoir part audict liure. Or vous veulx ie aduertir, que en transcriuant & dreçant ce nostre exemplaire, n'ay suiuy vne seule copie imprimée ou escripte à la main: à cause des faultes & erreurs estans en la chascune de celles que i'ay peu recouurer: mais de toutes leurs meilleures pieces assemblées &, à mon iugement, ou besoing estoit, le mieux que i'ay peu corrigées, l'ay rendu tel qu'il est: tousiours fuyant & en cedict liure & es aultres, de faire (par mon labeur) aulcun tort aux autheurs, ou lecteurs d'iceulx. Quãt aux diuerses images des fours & vaisseaulx, estans es impressions de Lyon, ie les ay laissées comme non necessaires: mais, que plus est, adiouxtées contre la sentence mesme de l'autheur d'iceluy liure, qui dict (f. 15. page 2. vers 10.)

Des fours.

Vn metal en vn seul vaissel,
Te conuient mettre en vn fournel: &c.

Ioinct qu'il n'est faicte aucune description ou mention desdictz fours & vaisseaulx, es vieulx exemplaires lesquelz nous auons veu escriptz à la main.

Les remõstr. faictes par nat. à lalch. &c. autheur I. de Meung

Au second liure qu'on n'auoit encores imprimé, est premierement introduicte nature, remonstrant à l'alchymiste la difference de ses effectz & de ceulx de l'art: à fin qu'il puisse trouuer ce qu'il cherche, en prenant & suyuant la voye naturele: & apres, le-

dict

dict alchymiste, luy faisant respõse prudente. On l'appelloit communément, la complaincte de nature: pour ce que l'autheur luy faict commencer sa harangue en se doulourant. Quant au nom d'icelluy autheur, les exemplaires que i'ay veu ne le portent en tiltre: mais i'estime, auec plusieurs aultres, que c'est Iehan Clopinel, dict de Meung, d'ou il estoit natif: encores que ie n'aye oblié le passage de cedict liure, ou il est escript (f. 32. pag. 2. ver. penult.)

Comme tu peux veoir es Romantz
De Iehan de Meung: qui bien m'appreuue,
Et tant les sophistes repreuue.

Car cecy est dict soubz le personage de Nature: & lõ peut semblablemẽt veoir entre ce que ledict de Meung ha composé, suyuant G. de Loris, au Romant de la rose, que Amour, qu'il faict la parler, tient tresbonorables propos de luy mesme. C'est apres auoir dict,

Cy se reposera Guillaume,
Dont le tombeau soit plein de baulme,
D'encens, de myrrhe, d'aloes,
Tant m'a seruy, tant m'a loes.

Ou s'ensuyt,

Et puis viendra Iehan Clopinel
Au cœur gentil, au cœur Isnel,
Qui naistra dessus Loyre à Meung,
Lequel & à soul & à ieun
Me seruira toute sa vie
Sans auarice & sans enuye:
Et sera si sage & si bon,
Qu'il n'aura cure de raison

Qui mes oignemens hait & blasme,
Combien qu'ilz flairent plus que basme. &c.

I'ay aussi extraict & ioinct au dessusdict liure, vn lieu d'iceluy Romãt, auquel ledict de Meung tracte manifectemẽt de l'art susdict, & à cause duquel seul, plusieurs achaptẽt ledict Romant. Apres est suyuant le petit testament attribué à Arnauld de Villeneufue.

Sommai. Philoso. de N. Flamel.

Le troisiesme liure (qui n'auoit parauant esté mis en lumiere) est intitulé le Sommaire philosophique de Nicolas Flamel: qui florissoit l'an 1393. & 1407. comme il appert encores en la ville de Paris à S. Innocent es monumentz de deux arches opposites, le cymitiere entre elles, qu'il feit alors faire. En l'vne desqueles sont, oultre aultres choses, erigéez les effigies de deux serpentz, ou Dragons, & d'vn Lyon, suyuant la description que d'iceulx il ha faict en ce liure, fol. 53. pag. 2. ver. penult. & fol. 54. pag. 2. ver. 21. Or croy-ie bien que vous ne depriserez cesdictz autheurs pour leur stile: car encores que leurs vers ne ayent, quant aux motz, la grace de ceulx de Marot, ou de plusieurs aultres poëtes de nostre temps, c'est asses qu'ilz enseignent choses exquises & precieuses, lesqueles sont souent cachées soubz quelque vil habit. Encores sera ce humainemẽt faict de les excuser tous, ou aulcũs d'iceulx, des faultes qu'on leur pourroit attribuer, & en charger ou le temps, ou la perplexité & difficulté de la matiere subiecte, ou bien les vices des exemplaires corrompus. I'ay adiouxté à la fin desdictz liures, vne defense de ceste dicte science: contre

ce: contre

ce: contre l'outrageuse epistre de I. Girard: à fin qu'ilz soyēt moins subiectz aux oultrages de quelques langardz estourdis, & plus agreables à plusieurs honestes personnes. Or si en quelque endroit ma peine vous peut proufiter ou plaire, iouissez en ioyeusement.

* *

†

Lysez.

Fol.5. b. ver.22. trouué.
Fol.8.a.ver.dernier. Ançois.
Fol.9.b.ver.14 four.
Fol.24.b.ver. 21.ſublime.
Fol.35.a.ver.8.maintz. Et la meſme ver.27.mendie.
Fol.37.a.ver.2.guerre. Item ver.3.au.
Fol.38.b.ver.17.pouez.
Fol.45.b ver.19.peut.
Fol.46.b.ver.8.mode.
Fol.47.a.ver.25.ſcauez.
Fol.48.b.ver.17.eſt.
Fol.58.a.ver.11.doubtance.
Fol.61.b.ver.1.toute.
Fol.64.a.ver.23.trongne.

LA FONTAINE DES AMOVREVX DE SCIENCE: COMposee par Iean de la Fonteine de Valenciennes, en la Comté de Henault.

Ce fut au temps du mois de May,
Qu'on doibt fouir dueil & esmay,
Que i'entray dedens vn vergier
Dont Zephirus fut iardinier.
Quand deuant le iardin passoye,
Ie n'estois pas vestu de soye:
Mais de poures draps maintenu,
Pour n'apparoir en public nud.
Et m'esbatant auec desir
De chasser loing mon desplaisir,
Ouy vn chant armonieux
De plusieurs oyseaux gracieux.
Adonc ie regarday l'entree
Du iardin, qui estoit fermee.
Mais comme ma veue estima
Zephirus tost la desferma:
Puis se retira, par effect
Monstrant qu'il n'auoit cela faict.
Et quand ie veis celle maniere,
Ie me tiray vn peu arriere,
Et en apres entray dedens.
Du iour n'auois mengé des dentz,
S'auoye grand soif & grand faim:

Mais pourtois auec moy du pain,
Qu'uois gardé vne sepmaine.
Lors apperceu vne fonteine,
D'eaue tresclere pure & fine,
Qui estoit soubz vne aubespine.
Ioyeusement empres m'aßis,
Et de mon pain soupes y feis:
Puis m'endormis apres menger
Dedens ce gracieux verger:
Et selon mon entendement,
Ie dormy assez longuement,
Pour la plaisance que prenoye
Estant au songe que songeoye.
Or pourrez scauoir de mon songe,
Et s'apres le trouuay mensonge.
Il est vray qu'il me fut aduis,
Que deux belles dames au cler veis,
Semblables à filles de Roy
Au regard de leur noble arroy.
Vers moy s'en vindrent doulcement
Et ie les salue humblement,
En leur disant, Illustres dames
Dieu vous sauf & de corps & d'ames,
Plaise vous à moy voz noms dire,
Ce ne me vueillez esconduire.
L'vne respond par grand plaisance
Amy I'ay à nom Cognoissance:
Voicy Raison que i'acompaigne,
Soit par mõtz, par vaulx, par campaigne.
Elle te peult faire moult saige.

Alors entendant ce langage,
Et cuidant estre resueillé,
D'vn cas fus fort esmerueillé:
Car yßir veis de la fonteine,
Qui est tant agreable & saine,
Sept ruisseaux que veu ie n'auoye
M'estant couché en celle voye,
Lesquelz m'auoyent si fort mouillé
Que i'en estoye tout souillé.
Là s'espandoit l'eaue à foison.
Adonc priay dame Raison,
Qui estoit auec Cognoissance,
Me dire la signifiance
De la fonteine & des ruisseaux
Qui sont si plantureux & beaux
Et à qui estoit le pourpris,
De tous costez bien entrepris
D'arbres & de fleurs odorantes
Arrousées des eaux courantes,
En sorte que pareilz Iamais
Ne me sembloit auoir veu. Mais
Elle me dict tresdoulcement
Mon amy tu scauras comment
Va de ce que as si grand desir:
Escoute moy tout à loisir.
En la Fontaine ha vne chose,
Qui est moult noblement enclose.
Celuy qui bien la cognoistroit,
Sur toutes autres laymeroit.
Qui la vouldroit chercher & querre,

Et puis trouuée mettre en terre
Et secher en menue pouldre,
Puis arriere en son eau resouldre,
Mais que fussent auant parties,
Puis assemblees les parties,
Qui la terre mettroit pourrir
En l'eaue que la doibt nourrir
Il en naistroit vne pucelle
Pourtant fruict à double mammelle,
Mais qu'on ostast la pourriture,
Dont elle ne son fruit n'ha cure.
La pucelle dont ie deuise
Si poingt & ard en mainte guise:
Car en l'air monte, en hault volant
Puis descend bas, à val coulant,
Et en s'en descendant Faonne,
Faon que nature luy donne.
C'est vn Dragon qui à trois goules:
Familleuses & iamais saoules:
Tout autour de luy chascun rue.
L'enuironnant ainsi qu'en rue,
Et poursuyuant par forte chasse
Tant que gresse couure sa face
Que le noircist & si l'englue.
Puis le compresse & le mengue.
Elle r'enfante mesmement:
(Ce se fait amoureusement)
Plus puissant que deuant grand somme:
Puis le boit comme ius de pomme.
Ainsi l'enfant à sa maniere.

Alias Mais auant par chaleur on chasse Gresse que luy couure la face.

Alias Mais dessus luy fault que lon chasse &c.

Souuent boit & r'enfante arriere,
Tant que plus cler est que Christal.
Pour vray le fait en est ytal.
Et quant il est ainsi luysant,
En eaue moult fort & puissant,
Il pense deuorer sa mere,
Qui ha mangé son frere & pere.
Ainsi comme l'alaitte & couue
Le Dragon le fiert de sa coue.
Sa mere en deux parties part,
Que luy aide apres ce depart,
Et puis la deliure à trois goules,
Qui l'ont plus tost prins que gargoules:
  Alors est le plus fort du monde.
Iamais n'est rien qui le confonde.
Merueilleux il est & puissant.
Vne once en vault cent d'or pesant.
C'est vn feu de telle nature,
Qu'il passe toute pourriture,
Et transmue en autre substance,
Quant qu'il attaint à sa semblance.
Et guerist maladie toute,
Apostume, lepre, & goutte:
Et es vieux corps donne ieunesse,
Et es ieunes, sens, & liesse.
C'est ainsi que de Dieu miracle.
Ce ne peult faire le triacle,
Ne rien qu'y soit soubz Ciel trouué,
Fors cecy, qui est esprouué
Par les Prophetes anciens,

Et par docteurs Physiciens.
Mais on ne l'ose plus enquerre,
Pour peur des Seigneurs de la terre.
Onques mais n'aduint tel meschié:
Car ce faire on peult sans pechié:
Moult de Sages si l'ont aymé.
Maudit soit qui l ha diffamé,
Lon ne le doibt onc reueler,
Qu'a ceux qui veulent Dieu aymer:
Et qui bien ayment, ont victoire
Pour seruir Dieu, aymer, ou croire:
Car cil à qui Dieu donne espace,
De viure tant que en quelque place
Il ayt celle œuure labourée,
A de Dieu la grace impetrée
En soy, saches certainement.
Dont prier doit deuotement
Pour les sainctz hommes qui l'ont mise
En escrit selon leur deuise,
Philosophes & Sainctz preud hommes:
Dont ie ne sçay dire les sommes,
Mais Dieu leur face à tous mercy,
Qui ont ouuré iusques icy:
Et ceux qui ayment la science,
Dieu leur doint bien & patience.
Scauoir dois que celuy Serpent,
Que ie t'ay dit premierement,
Est gouuerné des sept Ruisseaux,
Qui tant sont amoureux & beaux,
Ainsi l'ay voulu figurer,

Mais autrement le vueil nommer:
C'est vne pierre noble & digne,
Faicte par science diuine,
En laquelle vertu abonde,
Plus qu'en nulle qui soit au monde:
Trouuée est par Astronomie,
Et par vraye Philosophie.
Elle prouient en la montaigne
Ou ne croist nulle chose estraigne.
Sachez de verité prouuée,
Plusieurs Sages l'y ont trouuée.
Encores la peult on trouuer
Par peine de bien labourer,
Des philosophes est la pierriere
Que tant est amoureuse & chére.
Aisément on la peult auoir:
Et si vault mieux que nul auoir.
Mais peine auras moult endurée,
Auant que tu l'ayes trouuée.
L'ayant, n'auras faulte de rien
Qu'on trouue en ce monde terrien.
Or reuenons à la fontaine
Pour en sçauoir chose certaine.
Celle Fontaine de valeur,
Est à vne Dame d honneur,
Laquelle est Nature appellée,
Qui doit estre moult honnorée:
Car par ell toute chose est faicte,
Et s'elle y fault, tost est deffaicte.
Long temps ha que fut establie.

Alias On trouue quelle croist en hault, Auecques tout ce quil luy fault.

Celle Dame ie vous affie:
Car außi tost que Dieu eut faitz
Les Elemens qui sont perfaitz,
L'Eaue, l'Air, la Terre, & le Feu,
Nature en tout perfaicte fu.
Sans Nature ne peult pas croistre,
Dedens la Mer la petite oistre.
Nature est mere à la ronde
De toutes les choses du monde.
Noble chose est que de Nature.
Moult bien y pert à la figure
De l'homme, que Nature ha faite,
En quoy de rien ne s'est meffaite:
Außi fait il en plusieurs choses,
Qui par Nature sont descloses:
Oyseaux, arbres, bestes, fleurettes,
Du tout par Nature sont faites:
Et ainsi est il des metaulx,
Qui ne sont pareilz ny esgaulx.
Car par elle mesme se font,
Dedens la terre bien profond:
Desquelz plus à plein conteray
Quand Nature te monstreray,
Laquelle ie veulx que tu veoye,
Affin que mieux suyue sa voye
Et son sentier en la tienne œuure:
Car il fault que la te descoeuure.
Ainsi que telz propos tenoit,
Ie veis Nature que venoit.
Et alors, sans faire delay,

Droict encontre elle m'en allay
Pour la saluer humblement.
Mais certes tout premierement
Vers moy feit inclination
Me donnant salutation.
Lors Raison dict, voicy Nature:
A l'aymer mectz toute ta cure:
Cest elle que te fera estre
De son ouurage prudent maistre.
Ie l'escoutay diligemment:
Et elle se prit sagement
A me demander d'ou i'estoye
Et qu'en ce lieu la ie queroye:
Car il estoit beaucoup sauluage
Et pour les non clercs plein D'ombrage.
Dame, dy ie, par Dieu des cieux,
Ie suys venu cy, comme cieux,
Qui ne sçait en quel'part aller,
Pour bonne aduenture trouuer.
Mais ie vous diray sans attente,
Et en brief propos mon entente.
Vn moult grand Prelat vey iadis,
Scauant clerc, prudent & subtilz,
Qui parloit en commum Langage,
Ainsi que faict maint homme sage
Du scauoir de la medecine
Quil faisoit tres haulte & tresdigne,
En demonstrant ses excellences
Par moult grandes experiences.
Des philosophes & leur science

Deuiſoit en grand reuerence.
Bien auoit eſte à l'eſcolle.
Alors fus mis en vne colle
Ardente, dapprendre & ſcauoir
Choſe meilleur que tout auoir:
Et de luy demander m'aduint,
Dou premier la ſcience vint:
S'en eſcript on la rencontra
Et qui fut cil qui la monſtra.
Il me reſpondit ſans delay
Par ces propoz que vous diray.
Science ſi eſt de Dieu don,
Qui vient par inſpiration.
Ainſi eſt ſcience donnée
De Dieu, & en l homme inſpirée:
Mais auec ce apprend on bien
A l'eſcole par ſon engien.
Mais auant qu'onc lettre fuſt veue
Si eſtoit la ſcience ſceue,
Par gens non clercs, mais Inſpirez,
Qui doibuent bien eſtre honorez:
Car pluſieurs ont truué ſcience,
Par la diuine ſapience:
Et encore eſt Dieu tout puiſſant,
Pour donner à ſon vray ſeruant
Science telle qu'il luy plaiſt:
Dequoy à pluſieurs clercs deſplaiſt:
Diſans qu'aulcun neſt ſuffiſant,
S'il n'a eſté eſtudiant.
Qui n'eſt maiſtre es ars, ou docteur,

Entre clercs Recoipt peu d'honneur.
Et de ce les doit on blasmer,
Quand autruy ne sçauent louer:
Mais qui bien punir les voudroit,
Les liures oster leur fauldroit.
Là seroit science faillie
En plusieurs clercs, n'en doutez mie:
Et pas ne le seroit es laiz,
Qui font rondeaux & virelais,
Et qui sçauent metrifier,
Et plusieurs choses que mestier
Font à mainte gens à deliure,
Qu'ils ne trouuent pas en leur liure.
Le Charpentier, & le Masson
N'estudient que bien peu, non,
Et si font aussi belle vsine,
Qu'estudians en Medecine,
En Loix, & en Theologie,
Pour auoir pratiqué leur vie.
Des lors fus grandement epris
D'emploier du tout mes espris,
Tant quæ par vraye experience,
Auoir peusses la cognoissance,
De ce que maint homme desyre,
Par grace du sauuerain syre.
Mon conte raison & nature,
Bien escoutoient ie vous asseure.
Puys à nature dy, Madame,
Helas tousiours de corps & d'ame,
Suis en trauail voulant apprendre,

Science, ou ne puisse mesprendre,
Pour auoir honneur en ma vie,
Sans ce que nul y ayt enuie:
Car tout mon bien ie vueil acquerre,
Comme les Laboureurs de terre:
La terre fouyr & bouer,
Et puis sa samence semer,
Comme font les vrais Laboureurs,
Qui font leurs biens & leurs honneurs.
Et pour cela prier vous vueil,
Que vous me dites de voz vueil,
Comme on nomme celle Fontaine,
Qui tant est amoureuse & saine.
Elle Respond, amy, de voir
Puis que desires le scauoir,
Elle sappelle, pour le mieulx,
La fontaine des amoureux.
Or te doibt il estre notoire
Que depuis Eue nostre mere
I'ay gouuerné tretout le Monde,
Si grand comme il est à la ronde:
Sans moy ne peult chose regner,
Si Dieu ne la veult inspirer.
Moy qui suis Nature appellee,
I'ay la terre enuironnee,
Dehors, dedens, & au mylieu:
En toute chose ay pris mon lieu,
Par mandement de Dieu le Pere.
De toutes choses ie suis mere,
A toutes ie donne vertu,

Sans moy n'est rien, ne onques fu,
Chose qui soit soubz Ciel trouuee,
Qui par moy ne soit gouuernée.
Mais puis que tu entendz raison,
Ie te vueil donner vn bel don,
Par le quel, si tu veulx bien faire,
Tu pourras Paradis acquerre,
Et en ce monde grand'richesse,
D'on te pourra venir Noblesse,
Honneur, & grande Seigneurie,
Et toute plaisance en ta vie:
Car en ioye tu l'useras,
Et moult de nobles faictz verras,
Par celle Fontaine & cauerne,
Qui tous les sept metaux gouuerne.
Ilz en viennent, c'est chose clere,
Mais de la Fontaine suis mere.
Laquelle est doulce comme miel,
Et aux sept Planetes du ciel,
Comparee est: scauoir, saturne,
Iupiter & Mars & la Lune,
Le Soleil, Mercure & Venus:
Entendz bien, tu y es tenus.
Les 7. planetes que iay dict
Accomparons sans contredict,
Aux sept metaulx venans de terre
Qui tous sont faictz dune matiere.
L'or entendons par le Soleil,
Qui est vn metal sans pareil.
Et puis entendons pour l'argent,

Luna le metal noble & gent.
Venus pour le cuyure entendons,
Et außi c'est moult bien son noms.
Mars pour le fer, & pour l'estain
Entendons Iupiter le sain.
Et le plomb pour Saturne en bel,
Que nous appellons or mesel.
Mercurius, est vif argent,
Qui ha tout le gouuernement
Des sept metaulx: car c'est leur mere,
Tout ainsi que cy les compere:
Que les imperfaits peut perfaire.
Apres le te voudray retraire.
Or entends bien que ie diray,
Et comme ie declareray
La Fontaine à dame Nature,
Que tu vois cy pres en figure.
Se tu scez bien Mercure mettre
En œuure, comme dit la lettre,
Medecine tu en feras,
Dont paradis puis acquerras,
Auecques l'honneur de ce Monde,
Ou grand' planté de bien abonde.
Scauoir dois par Astronomie,
Et par vraye Philosophie,
Que Mercure est des sept metaulx
La matiere, & le principaux:
Car par sa pesanteur plombasse,
Se tient soubz terre en vne masse,
Nonobstant qu'elle est volatiue,

Et es autres moult conuersiue,
Et est soubz la terre trouuée,
Tout ainsi comme est la rousée,
Et puis en l'air du Ciel s'en monte,
Moy Nature le te raconte,
Et si apres peut conceuoir.
Qui en veult Medecine auoir
Mercuriale, en son vessel
Le mettra dedens le fournel
Pour faire sublimation,
Qui est de Dieu vn noble don,
Laquelle ie te veux monstrer
A mon pouuoir, & figurer.
Car si ne fais purs corps & ame,
Ia ne feras bonne amalgame,
N'aussi bon paracheuement.
Mectz y donc ton entendement.
Or entends si tu veulx sçauoir,
(Mieux vault bon sens que nul auoir)
Pren ton corps & en fais essay,
Comme autres ont faict bien le scay,
Ton esprit te fault bien monder,
Ains que puisses incorporer.
Se faire veulx bonne bataille
Vingt contre sept conuient sans faille.
Et se ton corps ne peult destruire
Vingt, à ce pas il fault qu'il muire.
Si est la bataille premiere
De Mercure tresfor e & fiere,
Apres rendre luy conuient faire,
Ançois qu'on en puist rien attraire.

Alias vingt encontre conuient. &c.

Quand à ton vouloir entrepris
Rendu sera, lors estant pris,
Si tu en veux auoir raison,
Lenfermeras dens la prison,
Dou il ne se puisse bouger.
Mais dun don le doibz solager:
Ou pour toy rien ne voudra faire,
Tant que luy feras le contraire.
Et si faire luy veulx plaisir,
Il le te conuient eslargir,
Et remettre en son premier estre.
Et pource seras tu son maistre:
Autrement scauoir bien ne peux
Ce que tu quiers, & que tu veux.
Mais par ce point tu le scauras,
Et à tout ton plaisir viendras,
Mais que tu faces de ton corps
Ce, dont te fais cy le recors.
Faire dois donc, sans contredit,
Premier de ton corps esperit,
Et l'esprit reincorporer
En son corps sans point separer.
Et si tout ce tu ne scez faire,
Si ne commence point l'affaire.
Apres ceste coniunction,
Se commence operation,
De laquelle, si tu poursieux,
Tu auras la gloire des cieux.
Mais tu dois scauoir par ce liure,
Que moy Nature te deliure,

Que le mercure du Soleil,
N'est pas à la Lune pareil:
Car tousiours doibt demeurer blanche,
Pour faire chose à sa semblance.
Et celuy qui au Soleil sert,
Le doibt ressembler en appert:
Car on le doibt rubifier:
Et ce est le labour premier.
Et puis assembler les peult on
Comme i'ay dit, en ma raison
Cy deuant que tu as ouye,
Qui te doibt entrer en l'ouye.
Et si ce ne scauois entendre,
En ton labour pourrois mesprendre:
Et à l'aduenture perdrois
Long temps, & en vain l'vserois.
Et s'à mon dit scais labourer,
Seurement y peux proceder.
Or as tu vn poinct de ceste œuure,
Que moy Nature te descœuure.
Sy te fault par bonne raison,
Faire apres congelation
De corps & d'esperit ensemble,
Tant que l'vn à l'autre ressemble,
Et puis te conuient par bon sens
Separer les quatre Elemens,
Lesquelz tous nouueaux tu feras,
Et puis en œuure les mettras.
Premier tu doibtz le feu extraire,
Et l'air außi pour cest affaire.

Et les composer en apres.
Ce te ditz ci par motz expres.
La terre & l'eaue d'autre part,
Seruent moult bien en celuy art, Alias
Et aussi fait la quinte essence: Et en faisant.
Car c'est de nostre fait la cence. Al. Science.
Quand tu as les quatre trouuez,
Et l'vn de l'autre separez,
Ainsi que i'ay dit par dessus,
Ton fait sera demy conclus.
Or peux proceder moyenant,
Que tu faces ce que deuant
Ie t'ay en ce chapitre dit.
Tu le mettras au four petit,
Cela s'appelle mariage,
Quand il est fait par homme sage:
Et aussi c'est moult bien son nom.
Or entendez bien la raison:
Car masculin est fort liable
Auec feminin amiable.
Et quand purs & netz sont trouuez,
Et l'vn auec l'autre assemblez,
Generation font certaine,
Si que c'est vne œuure haultaine,
Et qui est de grande substance.
Ainsi est il, d'autre semblance,
De maint homme, & de mainte femme,
Qui ont bon loz & bonne fame,
Par leurs enfans qu'ilz scauent faire,
Dont chascun doibt priser l'affaire:

D'oyseaulx,

D'oyseaulx, de bestes, & de fruictz:
Autrement prouuer ie le puis:
Mettez d'vn arbre la semence
En terre par bonne science:
Apres la putrefaction,
En viendra generation.
Par le froment le peux sçauoir,
Qui vault mieux que nul autre auoir.
Semant vn grain, en auras mille.
Là ne fault estre moult habille:
Ne oncques ne fut creature,
Qui dire peust à moy Nature, al. Comme.
Naissance ay prins sans te chercher,
Tu ne peux rien me reprocher.
Et ainsi des metaulx est il,
Dont Mercure est le plus subtil.
Dens le Four est mis, ou son corps, al. Quand il est mis dedẽs son corps.
Que ie t'ay dit en mes recordz
Et de ce faire il est moult prest,
Ainsi que verras cy apres. Il le conuiẽt enamourer.
La luy conuient enamourer,
Son pareil, & puis labourer. De son pareil puis labourer, &c.
Mais ains qu'affin puisse venir,
D'ensemble les fault despartir.
Mais apres celle departie,
Se r'assemblent ie vous affie.
La fois premiere est fiansaille,
Et la seconde l'espousaille,
A la tierce fois par droicture,
Assembléez en vne nature,

C'est le mariage perfaict,
Auquel gist trestout nostre fait.
Or entens bien comme i'ay dit:
Car pour vray en rien n'ay mesdit.
Quand tu les auras separez,
Et peu à peu bien reparez,
En apres les r'assembleras,
Et l'vn auec l'autre, mettras.
Mais te souuienne en ta leçon,
Du prouerbe que dit Caton:
L'homme qui list & rien n'entend,
Semble au chasseur qui rien ne prend.
Si aprens donc à bien entendre,
Affin que ne puisses reprendre
Les liures, ne les bons facteurs,
Lesquelz sont perfaitz entendeurs:
Car tous ceulx qui nostre œuure blasment,
Ne la congnoissent ne l'entendent:
Celuy qui bien nous entendroit,
Moult tost à nostre œuure viendroit.
Plusieurs fois ha esté ouurée,
Et par Philosophes esprouuée:
Mais plusieurs gens tenus pour sages
La blasment, dont ilz sont folages:
Et chascun les en doit blasmer,
Qui ha sens en soy sans amer.
Mais louer doibt on bien & bel,
Tous ceulx qui aiment tel ioyel,
Et qui le pensent à trouuer,

Par peine de bien labourer.
Et doibt on dire, c'est bien fait,
Loz merite leur bel effect.
Or auons nous dict vne chose,
Qu'il fault que briefment soit declose,
C'est que si bien proceder veulx
Tu faces l'vnion des deux
Tant que fiancez puissent estre
Ou vaissel qui en scait bien l'estre.
Et puis pour ton faict separer
Le te conuient bien ordonner.
Et pour t'en dire la façon
Ce n'est que resolution
Laquelle te fait grand mestier,
Se poursuyuir veulx le mestier,
Elle doibt le compost deffaire
Ainsi que tu en as affaire,
Tant que chascun à par luy soit,
Et puis ayant la terre soif,
De l'eaue du Ciel par droicture,
(Car ilz sont tout d'vne nature)
C'est raison qu'ell' soit abbreuée,
Et de moy sera gouuernée.
Or t'ay ie dit sans rien mesprendre,
Comme ton corps peult ame prendre,
Et comme les fault despartir,
Et l'vn d'auec l'autre partir:
Mais la despartie, sans doubte,
Est la clef de nostre œuure toute.
Par le feu elle se perfaict:

Alias
Quand tu
verras la ter
re seiche,
De leau du
ciel fais quel
le leiche:
Car ilz sont
tous dune na
ture.
Laboure dõc
ques par
droicture.

Sans luy l'art seroit imperfaict.
Aucuns dient, que Feu n'engendre
De sa nature fors que cendre:
Mais, leur reuerence sauluée,
Nature est dens le feu entée:
Car si Nature n'y estoit,
Iamais le feu chaleur n'auroit.
Et si prouuer ie le vouloye,
Alias. Sol. Le Sel en tesmoing ie prendroye.
Mais quoy nous lairrons ce propos,
Et autre dire voulons loz.
Et quand ce parler entendy,
Le mot en mon cueur escrisy,
Et dis: noble Dame d'arroy,
Vueillez vn peu entendre à moy,
al. Aux 7. Et reuenons à ces metaulx,
Dont Mercure est le principaulx,
Et me faictes vous & Raison
Aucune declaration,
Ou de vostre fait suis abus,
Pource que dit auez dessus:
Car vous voulez que ie defface
Ce, que i'ay faict de prime face:
Et expressément vous le dites.
Ie ne scay si ce sont redites,
Ou si parlez par paraboles,
Car ie n'entens point voz escoles.
Amy, ce respondit Nature,
Comment entens tu le Mercure,
Que ie t'ay cy deuant nommé?

Ie te dis

Ie te dis qu'il est enfermé,
Encores que souent aduient
Qu'en plusieurs mains il va & vient.
Le Mercure que ie te lo,
Surnommé de Mercurio,
C'est le Mercure des Mercures:
Et maintes gens mettent leurs cures,
De le trouuer pour leur affaire:
Car ce n'est Mercure vulgaire:
Sans moy tu ne le peux trouuer.
Mais quand tu en vouldras ouurer,
Moult te faudra estre autentique,
Pour peruenir à la pratique,
Par laquelle pourras auoir
De noz faitz vn tresgrand sçauoir.
Les metaulx te fauldra cognoistre,
Ou ton fait ne vauldra vne oistre.
Or, pour entendre mieux la guise,
Ie te diray ou l'œuure est mise,
Mesmement ou elle commence,
Si tu es filz de la science.
Et cil qui y veult peruenir,
Fault qu'à ce point sache venir:
Ou rien ne vauldra son affaire,
Pour labeur qu'il y sache faire.
Pource nomme ie la Fontaine,
Qui tant est amoureuse & saine,
Mercure, celuy vray sourgon,
Qui cause est de perfection.
Or entens bien que ie diray:

Car pour vray riens ne mesdiray.
Celuy Mercure sans pareil,
Peux tu trouuer ou le Soleil,
Quand il est en sa grand' chaleur,
Et qu'il fait venir mainte fleur:
Car apres fleurs viennët les fruitz.
Par ce point prouuer ie le puis,
Et encores par cent manieres,
Qui sont à ce fait moult legieres.
Mais c'estui cy est le principe,
Et pour cela le te recite.
Certes ie ne t'ay abusé:
Car pour veoir il y est trouué:
Et s'en Luna veux labourer,
Autant bien ly pourras trouuer.
En Saturne, & en Iupiter,
Et en Mars, que ie nomme Fer:
Dedens Venus, & en Mercure
On peult bien trouuer la plus sure:
Mais, quant à moy, ie l'ay trouué
Au Soleil, & puis labouré,
Et pource, t'en ay fait ce Liure,
Que tu m'entendes à deliure.
Dedens Luna saches de voir,
Ay ie prins mon premier auoir.
Encore dy ie aux entendeurs,
Que c'est tout vn des deux labeurs,
Excepté rubifiement,
Qui sert au Soleil noblement:
Et plus dire ne t'en sçauroye,

Alias Affin que l'entende à deliure.

Se la pratique ne monstroye:
Et celle ne te puis retraire,
Sinon que tu le voye faire.
Mais ayes bien en ta memoire,
Ce que ie t'ay dit iusqu'à oire.
Estant à resolution,
Faire dois imbibition:
Mais ne commence point à faire
Ce que iay dit sur tel affaire,
Se n'as probation du faict
D'auoir bien ressoult l'imparfait.
Et se tu peux passer ce pas,
Recorpore le par compas,
En reuenant au fait premier:
L'autre ne fut que messagier.
Veoir tu le peux euidenment,
Comme se fait legierement.
Par plus bref tu ne peux venir,
Au plus fort de ton aduenir.
Et si tu l'entens pour certain,
Tu ne laboureras en vain:
Et apres ce labour cy fait,
Te fault reffaire le deffait.
Putrefaction est pour voir
Dont il doit naistre vn noble auoir:
Et en ce point gist la mestrise,
Auquel tout nostre faict s'attise.
Et quoy que t'aye dit deuant,
Icy gist tout le conuenant.
Dens le Four est mis l'appareil,

Tu en doibz auoyr vn pareil.
Car germe fault premier pourrir,
Qu'il puisse dehors terre yßir:
Mesmes la semence de l'homme,
Que pour probation te nomme,
Se pourrit au corps de la femme,
Et deuient sang, & puis prent ame.
Mais en forme de creature,
Ce secret cy te dit Nature.
Car vne chose en deura naistre,
Que sçaura bien plus que son maistre,
Pour alaicter les quatre enfans,
Qui sont desia venus tous grans,
Lesquelz Elemens sont nommez,
Et l'vn de l'autre separez.
Or as tu cinq choses ensemble,
Et l'vne l'autre bien resemble:
Außi nest ce qu'vne substance,
Toute d'vne mesme semblance.
Alias Lors. Là doit l'enfant manger sa mere,
Et apres destruire son pere.
Fleur, & laict & fruit auec sang
Conuient trouer en vn estang.
Or regarde dont le laict vient,
Et que là sang faire conuient.
Si ce ne scez considerer,
Tu pers ta peine à labourer:
Et si tu me scez bien entendre,
Si laboure sans plus attendre:
Car tu as paßé le paßage

Ou demoure maint fol & ſage.
Là tu te peux vn peu poſer:
Apres commence à labourer:
Et pourſuis tant que face iſsir
Fruict perfaict, qu'on nomme Elixir.
Car par œuure ſciencieuſe
Se fait la pierre precieuſe
Des Philoſophes de renom,
Qui en ſcauent bien la raiſon.
Et n'eſt ioyel, ne nul auoir,
Qui puiſt celle pierre valoir.
Si ſes effectz veulx que ie dye,
Guerir peult toute maladie.
Auſsi par ſes tres nobles faictz,
Perfaict les metaulx imperfaictz,
Et ne faict plus choſe du monde,
Fors ceſte ou grand vertu abonde.
A merueilleux faictz eſt encline,
Pourtant la nomons medecine.
Et de toutes les autres pierres,
Que maints Princes tiennent pour cheres,
Nulle peut tant reſiouyr l'homme,
Que ceſte cy que ie te nomme.
Et pource ie t'en fais memoire,
Que tu le tiennes pour notoire:
Car ſur toutes pierres du monde,
Vertu dedens la noſtre abonde.
Et pource dois faire deuoir,
De gaigner vn ſi noble auoir.
Si tu me veux bien enſuyuir,

A ce poinct pourras aduenir.
Aprens bien, si feras que sage:
Car ie tay ia dit tout l'vsage,
Au Four tu le pourras bien veoir,
Auquel doit estre ton auoir:
Faisant par vn certain attour,
De putrefaction le tour.
Plus t'ay apris que de ces pars
Ton œuure demeure en deux pars:
De ce plus rien ne te diray,
Iusques en toy veu l'auray
Seruice pourquoy te le dye,
Car autrement feroye folie.
Mais quant tu l'auras deseruy,
En bref motz ie le t'auray dy,
Pource ne m'en demande plus.
Ie n'ay que trop dit du surplus.
Et quand i'eus entendu nature,
Que de parler plus n'auoit cure,
Pour ses ouurages declarer,
Moult tendrement prins à plourer,
Et dys, noble Dame d'arroy,
Vueillez auoir pitié de moy,
Ou Iamais ne seray deliure,
De ce qu'ay trouué en vo liure:
Dites moy Dame noble & bonne,
L'auance si ferez aumosne.
Lors respondit, plus n'en sçauras,
Tant que desseruy tu l'auras.
Helas disie lors, Dame chere,

Vuillez

Vueilles moy dire la maniere,
Comment le pourray deseruir:
Car à tousious veux vous seruir
Loyaument, sans ailleurs penser.
Ie ne vous puis recompenser,
Ne augmenter vostre richesse:
Seruices vous feray sans cesse,
Si me donnez tant noble auoyr,
Que des vostres me recepuoir.
Adonc nature respondit
Filz, tu sces ce que ie t'ay dict
Mais si me croy, d'heure en auant
Pourras bien estre plus scauant.
Dame, dis ie, par Dieu des Cieux,
Ie vouldroye bien estre cieux,
Qui doit seruir pour tel affaire,
Tout son viuant sans rien meffaire:
Vueillez moy donc voz plaisirs dire:
Car ie ne veux rien contredire.
Lors dist Nature, sans mesprendre,
Beau Filz il te conuient apprendre
A congnoistre les sept metaux,
Dont le Mercure est principaux,
Leurs forces, leurs infirmitez
Et variables qualitez.
Apres apprendre te conuient,
Dont souffre, sel, & huyle vient,
Dequoy nous te faisons memoire,
Qui te fera mestier enceyre.
Moult est le soulphre necessaire,

Et si te donra prou à faire.
Sans Sel ne peux mettre en effect
Vtile chose pour ton faict.
D'huyle tu as mestier moult grand:
Sans luy ne feras faict flagrant.
De ce te doit bien souuenir,
S'a nostre œuure veux peruenir.
Vn mot te diray, or l'entend,
De quoy tu seras bien content.
Vn metal en vn seul vaissel,
Te conuient mettre en vn Fournel:
C'est Mercure que ie t'expose:
Et si n'y fault nulle autre chose:
Mais, pour labregement de l'œuure,
De poinct en poinct le te descœuure.
Or te vueil ie dire de l'or,
Qui des metaux est le thresor:
Il est perfait, nul ne l'est plus
De ceux que i'ay nommé dessus.
La Lune l'est, & ne l'est mie,
De vray ie le te certifie.
Il n'y ha qu'vn metal au monde,
En qui nostre Mercure abonde,
Et si y est en tous sept trouué,
Moult bien ay cecy esprouué.
L'or est chaud & sec par droiture,
La Lune est froide en sa nature.
Saturnus est pesant & mol:
En ce peult il ressembler Sol.
Plusieurs Clercs de parler ignel,

Le veulent nommer or mesel.
Venus bien la Lune ressemble,
En poix, & en forger ensemble.
Mercure froid & humide est,
Tesmoing Iupiter, qui en n'aist:
Mars est dur, & pesant, & froit,
Des autres tous c'est le conroit:
Soit leur nature dure ou tendre
Il les conuient tous sept comprendre,
Comme les ay nommez dessus,
Et congnoistre biens leurs vertus:
Et par ce poinct apres feras
De Mercure ce que voudras.
Làs, dis ie, Dame il sera fait.
Dites moy l'auance du fait,
Et comment pourray retraiter,
Ce qu'ay veu en vostre verger:
Car onqnes mais puis que fuz né,
Ie ne fuz tant enamouré
De chose nulle de ce monde.
Ie croy que vertu y abonde:
Ie le tiens pour secret de Dieu,
Qui reuelé soyt en ce lieu.
Lors dit Nature, tu dis voir,
Et c'est du monde tout l'auoir:
Car de ma Fontaine prouient
Grand'richesse: dou l'honneur vient
Au monde en diuerse maniere.
A plusieurs suis comme miniere.
Et pource que tu es venu.

Icy sans aulcun reuenu,
Et que tu as volonté bonne,
De laborer comme personne
Desirant bon heur rencontrer,
L'auance ie te vueil monstrer.
Dit t'ay au chapitre notoire,
Ie ne sçay si en as memoire,
Qu'en deux parties gist ton œuure.
Moy Nature le te descœuure.
Faits ton soulphre penetratif,
Par feu deuenir attractif:
Et puis luy faitz manger sa mere:
S'auras accomply nostre affaire.
Metz la mere au ventre à l'enfant,
Quelle ha enfanté par deuant:
Puis si sera & pere & filz
Tout perfait de deux esperits.
Pour vray il n'en est autre chose,
Fors ce que cy ie t'en expose.
Et se tu y veux adiouster
Chose estrange, ou administrer,
Soulphre, sel, huyle, n'autre riens,
Pour voir ton fait ne vaudra riens:
Car terre si ne peult porter,
Autre fruit qu'on y veult semer.
Creature, fait creature,
Et beste, beste à sa nature.
Ainsi est de toutes semences.
Tien ce propos de mes sciences.
Beau Filz ne dy que ce soit gale:

Alias Pour suy le a venir attractif.

Il fault que tout monte & auale
Par vn chemin moult gratieux,
Moult plaiſant,& moult amoureux.
La voye i'ay preordonnée, al.La noſtre eaue pure ordonnée.
Tout enſement que de roſée. Tout ainſi va que la roſée.
En l'air du Ciel la fault monter:
Et puis doulcement aualer,
Par vn treſamoureux ſentier,
Lequel on doit bien retraitier:
En la deſcente qu'elle faict,
Enfante le ſouffre perfaict.
Et ſi à ce point peux venir,
Tu peux bien dire ſans mentir,
Que d'or pourras auoir ſur terre
Grande quantité, ſans meffaire.
Car ſi toute la mer eſtoit
De metal,tel qu'on le vouldroit,
Cuyure, Argent vif,plomb, ou Eſtain,
Et tu en miſſes vt ſeul grain
Deſſus,quand ſeroit eſchauffée,
Il en ſaudroit vne fumée,
Qui menroit merueilleux arroy:
Et apres ſe tiendroit tout coy.
Et puis quand ſeroit appaiſé,
La fumée,& tout acoyſée,
La Mer trouuerois plus fin or,
Que nul roy ayt en ſon threſor.
Or vueil au propos retourner,
Que deuant.Pour bien gouuerner,
Quand ton ſouffre ſera mangé,

Ton Mercure mortifié,
Tien le en priſon quarante iours,
Et puis tu verras tes amours:
Et Dieu t'en laiſſe ſi bien faire,
Que Paradis puiſſes acquerre.
Tu vois icy bien ordonnée
La priſon, que ie t'ay nommée,
Par foy la te baille en figure..
Or te ſouuienne de Nature,
Qui t'a voulu adminiſtrer
Si noble don, & reueler,
La ſcience tres admirable
Et en ce monde venerable.
Autrement ne peult eſtre faicte,
La pierre que ie t'ay retraite.
Voy doncques bien les eſcriptures
De noz liures, ou par figures
Demonſtrée eſt ceſte ſcience,
Qui eſt la fleur de ſapience,
Vraye choſe ſans nulle fable, Ceci eſt pris de Hermes.
Treſcertaine & treſueritable.
Le deſſoubz ſi eſt tout ſemblable
A ce qui eſt deſſus muable,
Pour perpetrer à la fin cloſe,
Miracle d'vne ſeule choſe:
Comme de ſeule choſe furent,
Et, par la penſée d'vn, creurent
Toutes les choſes que ſont néez,
Si noz œuures ſont d'vn créez.
Le beau Soleil en eſt le pere,

Et la

Et la Lune la vraye mere:
Le vent en son ventre le serre:
S'anourrisse si est la terre.
Le pere est du thesor du monde:
Et grand secret icy se fonde.
Sa force si est toute entiere,
Quand il retourne en terre arriere.
Separe la terre du feu,
Par engin, & en propre lieu,
Et doulcement le gros despart
Du subtil, que tiendras à part.
Lors montera de terre es cieulx,
Et descendra deuant tes yeulx,
Receuant vertu souueraine
Auec sa force terrienne.
Ainsi peruiendras à grand gloire,
Par tout le monde ayant victoire.
C'est des forces toute la force,
La ou maint se peine & efforce.
Les subtiles choses vaincra,
Et les dures transpercera.
Merueilles sont moult conuenables,
Dont auons les raisons notables.
I'ay à nom Iehan de la Fontaine:
Trauaillant n'ay perdu ma peine:
Car par le monde multiplie
Lœuure d'or que i'ay accomplie
En ma vie, par verité,
Graces à saincte Trinité,
Qui de tous maulx est medecine

Vraye, & par effect la plus fine,
Qu'on peult en aucune part querre,
Soit en mer, soit en toute terre:
Et du metal impur, l'ordure
Chasse, tant qu'en matiere pure
Le rend: c'est en metal tresgent
De l'espece d'or ou d'argent.
L'œuure se faict par ce moyen,
Et si n'y fault nul autre engien.
Selon mon petit sentement,
Le trouue veritablement.
Pource vueil ie nommer mon Liure,
Qui dit la matiere, & deliure
L'artifice tant precieux,
La Fontaine des amoureux,
De la science tres vtile
Descripte par mon petit stile.
Faict fut par amoureux seruage,
Lors que n'estoye ieunes d'aage,
L'an mil quatre cens & treze,
Que iauoye d'ans deux fois seize.
Comply fut au mois de Ianuier,
En la ville de Montpelier.

Quelqu'vn adiouxte.

Cy finist Iehan de la Fontaine,
Qui tenoit icelle œuure hautaine,
Comme vn don de Dieu tres secret,
Si doibt faire tous homs discret.

Tout l'art, qui est de si grand pris,
Peult estre en ces deux vers compris,

Si fixum soluas, faciásque volare solutum,
Et volucrem figas, faciet te viuere tutum.

FIN.

BALADE DV SECRET des philosophes.

Qui les deux corps veulx animer,
Et leur Mercure hors extraire,
L'ardant d'iceulx bien sublimer,
L'oysel volant apres retraire:
L'eau te conuient par art detraire,
Des deux vnis perfaictement,
Puis le mettre en vas circulaire,
Pour fruict auoir tresexcellent.

Le pellican fault permuer:
De son vaissel ne me puis taire.
N'oublie pas le circuler,
Par feu subtil de tresbon aire:
Le fuyant te faudra fix faire,

Et le fix encores volant.
Don viendra,par temps,luminaire,
Pour fruict auoir treſexcellent.

Pas ne fais ce ſans alterer,
Nature,par voye contraire:
Car autrement ne peux muer,
La ſubſtance,& teincture faire.
En fin luy fault electuaire,
D'autre corps noble & tranſparēt.
Nature eſt commun exemplaire,
Pour fruict auoir treſexcellent.

Prince cognois de quel agent
Et patient tu as affaire,
Pour fruict auoir treſexcellent.

LES REMONSTRANCES DE NATVRE A L'ALCHIMYSTE ERRANT, AVTHEVR IEHAN DE MEVNG.

Comme nature se complaint,
Et dict sa douleur & son plaint
A vn sot souffleur, sophistique,
Qui n'vse que d'art mechanique.

NATVRE.

HElas que ie suis doloreuse,
Me voyant ainsi malheureuse,
Quand ie pence à toy, genre humain,
Que Dieu a formé de sa main,
A sa semblence, & vraye Image,
Pour le perfaict de son ouuraige,
Qui sur toute autre creature,
Te dereigle tant de Nature,
Sans vser par temps & saison
En tes faictz de dame Raison.
Ie parle à toy sot fantastique,
Qui te dis & nomme en practique
Alchimyste, & bon philosophe:
Et tu n'as scauoir, ny estoffe,
Ny theorique, ny science
En l'art, ny de moy cognoissance.
Tu romps alambicz grosse beste,
Et brusle charbon qui t'enteste:

Tu cuis alumz, selz, orpigmentz,
Et fonds metaulx, brusle atramentz,
Tu fais grans & petits fourneaulx,
Abusant de diuers vaisseaulx.
En effaict ie te certifie
Que i'ay honte de ta folie.
Qui plus est, grand' douleur ie souffre
Pour la fumée de ton soulphre.
Et par ton feu chauld, qui ard gent,
Tu cuide fixer vif argent
Qui est volatil & vulgal,
Et non cil dont ie fais metal. — Al. Ce n'est ainsi que fais metal.
Poure homme tu t'abuses bien:
Par ce chemin ne feras rien,
Si tu ne marche d'autres pas.
Mal tu vses de mes compas:
Mal tu entens mon artifice.
Mieux vauldroit faire ton office,
Que tant dissouldre & distiller
Tes drogues, puis les congeler
Par alambicz, & descensoires, — al. Sublimatoires.
Cucurbites, distillatoires,
Par pellicans, & matheras:
Iamais tu ne l'arresteras.
Puis tu fais pour ta fixion,
Feu de reuerberation,
Voire si tresschauld que tout fond.
Ainsi tes œuures se perfont.
En fin pers l'autry & le tien.
Iamais tu n'y trouueras rien,

Si tu n'entre dedans ma forge,
Ou ie martelle & tousiours forge
Metaulx, es terrestres minieres:
Car la tu verras les manieres
Et la matiere de quoy i'œuure.
Ne cuide pas que te decouure
Le mien secret, qui tant est cher,
Si premier tu ne vas chercher
Le germe de tous les metaulx,
Des animaux, & vegetaulx,
Qui sont en mon pouuoir tenus,
Et en la terre detenus.
L'vn, quant à generation,
Et lautre, par nutrition.
Les metaulx, n'ont fors que l'essence:
Les herbes, ont estre & croissance:
Les bestes, ont la sensitiue,
Qui est plus que vegetatiue:
Metaulx, pierres, & atramentz
Ie procrée des elementz:
D'eulx ie fais celle mixtion
Et prime composition,
Leans au ventre de la terre,
N'ailleurs oncques ne les doibs querre.
Les herbes on graines expresses,
Pour conseruer cy leurs especes:
Et Les bestes portent semence,
Dont elz engendrent leur semblance.
Brief, chascun faict bien son deuoir,
Sans me tromper, ne decepuoir.

Degrez de plusieurs choses naturelel

Mais toy homme tout plain de vice,
Entreprenant sur mon office,
Tu te déuoye de nature,
Plus que nulle autre creature.

La Nature & origine des metaulx & pierres.

Metaulx n'ont vie nullement,
Ne nourriture aucunement
Pour pululer & augmenter,
Ny nul pouuoir de vegeter:
Ilz n'ont semence generable:
Aussi n'engendrent leur semblable.
Ilz sont creéez en prime instance
Des elemens, & leur substance:
De ces quatre ie les fais n'aistre.
Les metaulx & pierrres, n'ont qu'estre.
Toutes les pierres sont frangibles,
Et tous les metaulx sont fusibles:
Apres leur fusion, fixables
Doibuent estre & bien maleables.
Les vns, par depuration
Recoipuent grand' perfection,
Comme lor fin, par mon art gent,
Que ie depure, & fin argent:
Mais les autres plus impurs sont:
Pource que le vif argent ont
Trop crud, & leur soulphre terrestre
Trop aduste. Si ne peult estre
Tel metal mis en purité:
A cause que n'a merité
La matiere forme si bonne:
Car tous mes faictz tant bien i'ordonne,

Que

Que chascun son espece ameine,
Selon que la matiere est saine.
Si sçauoir veux ou ie recouure
Matiere a ce: tout premier i'ouure
Le cabinet de mes secretz
Par oultilz, subtilz & discretz,
Et vays chercher propre matiere
Prochaine pour faire miniere:
Laquelle ie prens es boyaux
De mes quatre elementz royaux,
Qu'est la semence primitiue,
Contenant forme substantiue
En simplicité composée,
Preparée & bien disposée
A transmuer les quatres en vng
Soubz genre general commun.
Lors luy donne, tant suis benigne,
Par mon art vertu metaline,
Dont sont faictz metaulx purs impurs,
Les vns molz, les autre plus durs.
Ie l'ay des elemens extraicte
Par mes cielz l'ay ainsi pourtraicte,
Laquele par long temps ie meine
De la matiere primeraine
En prochaine & propre matiere
Dont ie fabrique ma miniere:
Puis soulphre & vifargent en yssent
Que en metaulx se conuertissent.
Non pas tel vif argent & soulphre
Que tu voys: iamais ne le souffre:

Matiere des metaux.

Car par contraires qualitez
Sont transmuez & agitez
De leur propre en aultre nature.
Matiere ainsi par pourriture,
Et idoine corruption,
Au moyen de priuation,
Que la forme premiere tue,
Puis de nouuelle est reuestue:
Et par la chaleur naturelle
Que la matiere tient en elle
Excitée de tous les cyeulx,
Auecques le feu gracieux
Que ie sçay en ma forge faire,
Forme ie donne, sans forfaire,
En fin tele que la matiere
Est bien susceptible & la tire.

Priuation, forme & matiere.

Ainsi priuation, & forme,
Et matiere, dont ie t'informe
Sont mes principes ordonnes,
Qui d'enhaut me furent donnes:
C'est mon maistre le createur
Que commanda comme vn aucteur
Qui de matiere vniuerselle
Ie fisses, comme son ancelle,
Transmuer les quatre elemens
Par mes actes & regimens
S'oubz vne forme generale
De toute espece minerale.

Mouementz des cieulx.

Si fais par mon art naturel
Circonferer le beau soleil

En vingt & quatre heures la terre:
Lequel Iamais ne fault ny nerre
D'exciter par son mouuement
Chaleur en chacun element:
Außi faict la huictiesme sphere,
Les sept planettes, & leur pere,
Qui est le grand premier mobile
Lequel rauist, tant est abile,
Auecques luy les spheres toutes:
Et ny fault point faire de doubtes.
Son chemin faict en occident:
Et les autres, sans accident,
Font au contraire tous leurs cours.
Si conduis les longs & les courts,
Comme Saturne, qui son temps — Saturne.
Et son cours perfaict en trente ans: — Iupiter.
Iupiter en douze ans le faict: — Mars.
Et Mars en deux ans le perfaict. — Le Soleil.
Le beau Soleil pere de vie
Sa circunferance assouuir,
En passant par vn chascun signe
Iustement vn an y aßigne
Et six heures, pour tout le compte.
Venus, dont on faict si grand compte,
Mect troys cens quarante & neuf iours:
Et puis Mercure faict son cours — Venus.
En troys cens trenteneuf en somme.
La Lune, prochaine de l homme, — La Lune.
Vingt & neuf & demy demeure
A passer les douze & quelque heure. — Alia.27.

Et ainsi, par l'eurs cours diuers,
Sont causéz estez & yuers,
Es elemens mutations,
Et ça bas generations.
Et iamais riens, qui soit sensible
Ou soit visible ou inuisible
Ne peut estre, ne auoir lieu
Sans moy, sans les cieulx, & sans Dieu.
Ainsi sont les cieulx toutes choses
Qui sont dessoubz la Lune encloses,
Et enuoyent leur influence
Sur la matiere en sa puissance.
Et la matiere forme appete,
Comme femme l'homme souhaitte.
Tant d'estoilles sont au ciel mises,
Soubz qui matieres sont submises
Et subiectes, en diuers nombres.
Vnes sont claires, autres sombres:
Tant & tant sont innumerables,
Que ce sont choses admirables.
Ainsi diuerses choses sont,
Pour tant de diuers cours qu'elz ont
Lassus au ciel, ça bas vertus
Sus elemens: dont sont vestus
Despeces les indiuidues.
Et saches que ne sont perdues
Influences. Tant d influences nullement
Quant descendent sur l'element
De la terre, posé qu'elz soient
Inuisibles, & ne se voyent,

Et qu'auant quelz tumbent sur terre
Sont si pressez & en tel serre,
Que par force lune & lautre entre
En penetrant iusques au centre
En si tresdiuerse maniere
Quelles sont dedans la miniere
Diuerses generations,
Par diuerses impreßions,
Sans erreur & sans nulles faultes
Obeissantz les basses aux haultes.
Si est la terre enuironnée
Des cieux, dont elle est aornée,
En receuant leurs influence
Et tresagreables substances.
Dont sa vertu chacun veult mettre
Et iusques au centre penetre,
Et par mouuemens & chaleurs
S'engendrent en terre vapeurs, Vapeurs & exhalations.
Außi sont exhalations
Des primes compositions.
La vapeur, est froide & humide,
Voire que demeure & reside
Et est en terre retenue:
Mais si elle va en la nue,
Humide & chaulde poura estre. La prochaine matiere du soulphre & vif argēt metaliques.
Lautre, que demeure terrestre
Et qu'est enfermée & enclose,
Par laps de temps ie la dispose
En soulphre, qui est son agent,
Auec son paßif vif argent.

Lors est seconde mixtion
De prime composition.
Le tout est tire de la masse
Des quatre elemens que l'amasse,
Comme t'ay ia dit cy deuant:
Et pour toy i'en parle souuent,
Affin que point tu ne t'abuses
Et qu'en pratique ne t'amuses.
Apres la putrefaction,
Se faict la generation,
Par chaleur, qui est annexée
Dedens l'œuure ia commencée,
Tresamiable, sans ardeur,
Affin dechauffer la froideur
Du vif argent: lequel tant souffre
Qu'il est faict vn auec son soulphre.
Le tout en seul vaisseau compris,
Le feu, l'air, & leau, que ie prins
Dedans son terrestre vaisseau,
Qui tous sont en vn seul fourneau,
Ie cuis lors, dissoulz, & subleime,
Sans marteau, tenailles, ny lime,
Sans charbon, fumier, baing marie,
Et sans fourneau de souflerie.
Car i'ay mon feu celestiel,
Qui excite l'ellementel
Selon que la matiere appete
Forme telle qui luy compete.
Ainsi mon vif argent ie tire
Des elemens & leur matiere.

Puis

Puis son soulphre le suit de pres,
Comme tout vn, qui par expres
L'eschauffe petit à petit
Doulcement à son appetit.
Lors, froit se faict chault vertueux,
Et le sec, humide vnctueux.
Or entens par hic & par hec,
L'humide n'est poinct sans son sec,
Ne le sec aussi sans l'humide:
Car l'vn auec l'autre reside
Soubz vne essence primitiue,
Qui est en l'elementatiue
L'esperit & la quinte essence,
Dont nostre enfant prent sa naissance.
Le feu l'enfante & le nourrist
Dedens l'air: mais auant pourrist
Au ventre de la vierge terre:
Puis en vient l'eaue qu'on doibt querre,
Qui est la matiere premiere
Dont ie commence ma miniere.
Car vn contraire circonstant,
Son contraire est fort resistant,
En se fortifiant, de sorte
Non tant que l'agent ne l'emporte.
Lors est le paßif transmué,
Et de sa forme desnué,
Par l'appetit de la matiere,
Que tousiours neufue forme attire.

Al. Le feu lenfant certes nourrist.

Du premier ciel & grant moteur,
Est mon scauoir gubernateur:

Le pouuoir de nature, & ses instrumentz.

Mes mains, sont la huictiesme sphere,
Ainsi que l'ordonna mon pere:
Mes marteaux, sont les sept planetes
Dont ie forge choses si netes.
La matiere dont fais ouurages,
Pierres, metaulx, arbres, herbaiges,
Bestes brutes & raisonnables,
Que sont les œuures treslouables,
Generalement toutes choses,
Que sont dessoubz le ciel encloses,
Ie la prens, & point ie ne mentz,
Seulement es quatre elementz.
C'est la matiere primeraine,
Cahos, hyle: cest le dommaine
Dequoy ie fais iouir le Roy,
Et la Royne, & tout son arroy.
Le Cheualier est tousiours prest
Et la chambriere faict l'apprest.
Et tant plus est noble la forme,
Et plus noblement my conforme.
Sache que i'ay toutes puissances
De substanter toutes essences,
Et de les faire consister,
Et forme en matiere exciter.

Diuision de la masse & premiere matiere.

Or notez bien les trois parties
Que de la masse sont parties
Que Dieu fist au commencement:
De la pure, premierement

Esperitz.

Il créa Cherubins, Archanges,
Les Seraphins, & tous les Anges:

Et de la

Et de la moins pure & seconde,
Il créa les cieulx & la ronde: Cieulx.
Et de la tierce part moins pure,
Les elementz & leur nature Elementz.
Il créa: Mais le feu premier Le feu.
De vertu volut præmyer,
Et le mist hault dessoubz la Lune.
Corruption ne tient aucune
En soy, mais tient de quinte essence
La plus pure part en puissance.
Et puis l'air tressubtil il fist, Lair
Et de la quinte essence y mist,
Non tant comme au feu: puis fist l'eau Leau.
Qui est vn visible & tresbeau
Element: quinte essence tient
Autant comme à elle appartient:
Et puis la terre voulut faire,
Affin de son vouloir perfaire:
Combien que en vn petit moment
Il aye faict chasque element,
Et les cieulx & toute nature,
Qui suis la prime creature.
La terre grosse opaque fist,
Ou chascun trouue du prouffict, La terre.
Que contient en soy sans doubtance
La moindre part de quinte essence.
Premier furent simples notez,
En leurs spheres elementz telz.
Si est l'air proprement humide: Les qualitez
Appropriement le feu l'ayde: des elemẽtz.

Et l'eau est froide proprement,
Et humide appropriement,
Que de l'air elle prent & pesche:
La terre, proprement est seiche,
Appropriement froide elle est
Quelle prend de l'eau: si faict prest
Au feu de sa grand siccité.
Mais, comme ie t'ay recité,
Le feu est noble & sur tous maistre,
Et est cause de faire naistre,
Par sa chaleur, & donner vie.

Actions & paßions des elementz.

Mais si fault il que ie te die,
Qu'il n'est nul element actif,
Qui peust agir sans le paßif.
Comme le feu en l'air agist,
Außi l'air sur l'eau reagist
Et l'eaue agist en l'air & terre,
Quãd le feu veult esmouuoir guerre.
Or est terre mere & nourrice
De toutes choses, & tutrice.
Ce que soubz le ciel pourrira,
Si elle enfante nourrira.

al. De chaleur que &c.

Ce que chaleur luy mect au ventre
Et ne cesse iusques au centre

al. Generer.

Incessamment de gouuerner.
Tant m'a voulu Dieu honorer:
Qui m'a donné telle puissance,

Reduction des elementz en premiere matiere.

Que ie fais à la quinte essence
Reduire tous les quatre arriere:
Lors se dict matiere premiere

Meslée

Meslée generalement
Et par tout chascun element.
Par mon art faiz reductions,
Dont viennent generations:
Mais les especes reuenues al. Retenues
Sont en la masse contenues.
Pource cil qui reduire veult
Les elementz, certes il ne peult
En la matiere primeraine,
Sans moy, quelque labeur & peine
Qu'il sceust prendre & se deubt tuer:
Car en moy est de transmuer
Leurs especes & leurs elementz.
Si tu dis autrement, tu mentz.
Tu ne scaurois, quant à substance,
Approprier propre influence,
Ny en rien proportionner
Les elementz, ou leur donner
La forme, selon le merite
Que la matiere bien merite.
C'est moy qui forme creature,
Et donne matiere & nature:
Ie fais par mes secretz celestes
Oeuures perfaictes & honnestes.
Dont aucuns voyans mes oracles,
Les ont Iugez quasi miracles.
Comme il appert en l'elixir, Lelixir.
Dont tant de biens on voit yssir:
Car les vertuz & qualitez
Qu'il ha, ie les ay limitez:

Ny oncques nul art mechanique
N'eut le sçauoir ou la practique,
D'auoir multiplications
Et si tresnobles actions.
Si doibt l'homme prudent & sage
Considerer que tel ouuraige,
Tele vertu, tele science
Ne se peult, sans L'intelligence
Des corps celestes, à fin duyre,
Et sans leur puissance conduire:
Autrement seroit abuser.
Qui vouldroit sans moy en vser,
Ou prendroit il son influence,
Pour infuser tele substance?
Comme feroit la mixtion,
Et la vraye proportion
Des elementz? nul n'y ha signe,
Comme bien le dict Auicenne,
En son De viribus cordis,
Au deuxiesme: voicy ses dictz:
Viuons tant que viure pourrons,
Tele œuure entendre ne sçaurons
Comme de proportioner
Elementz & mixtioner.
Ainsi le dict: bien m'en souuient:
Iamais nul homme n'y aduient.
C'est vn secret à moy donné,
Qui n'est à l'homme habandonné:
Car par mes vertus, souuent faiz — *Nature dõne santé.*
Qu'imperfaictz deuiennent perfaictz:

Soit

Soit vn metal ou corps humain,
Ie le perfaiz & rendz tout ſain.
Ie faiz temperance infuſer,
Et les quatre ſymboliſer:
Des contraires, ie faiz accordz
Ou iamais il n'y à diſcordz.
C'eſt la belle chaine dorée,
Que i'ay circulant decorée
Par mes vertus celeſticles,
Et leurs formes ſubſtantiales.
Telement & ſi bien i'y œuure
Que tout mon pouuoir ſe deſcœuure,
Voire ſi noble & ſi perfaict,
Que d homme ne ſeroit point faict
Sans moy, ſans mon art & ſcauoir,
Quelque bon ſens qu'il ſceut auoir.
Vien ça, toy qui dis ſcauoir tout,
Et qui entends venir à bout
De ma ſcience tant notable,
Diſant, ie feray l'or potable
Par feu de charbon, baing marie
En mes fourneaux: Saincte marie!
Ie meſbahis de ton erreur:
Par ta foy n'as tu point d horreur,
En conſiderant mes ouuraiges,
Et voyant cuire telz breuuaiges
Dedens tes vaiſſeaux & phioles
Plus creuſes que ne ſont violes,
Du temps perdu & des deſpences?
Ie ne ſcay moy à quoy tu pences

Mon filz: aye pitié de toy
Ie te supplie, & pence à moy.
Entends bien ce que te diray:
Car de rien ie ne mentiray.
Regarde vn peu escoutes or',
Et tu verras bien comme l'or,
Qui est si noble & precieux,
A prins sa belle forme es cieulx,
Et sa bonne matiere en terre:
Si faict la belle gemme & pierre,
Comme Rubis & Dyamantz.
Tout se faict des quatre elementz,
Quant à matiere: & quant a forme,
Le ciel la qualité informe
En l'element ia contenue,
Par qui la forme est deuenue
Noble par depuration
Et long temps en perfection.
Et toutesfois, telle noblesse,
Comme d'or & d'autre richesse,
Se faict par moy, i'en suis l'ouuriere:
Nul homme n'en scait la maniere.
Et, l'entendant, si ne scauroit
Dire comment il le feroit,
Ne quelle proportion prendre
Des elementz, ny bien entendre
Combien de feu, d'air, d'eau & terre
Sy est requis, ny ou les querre,
Ne bien mesler aucun contraire,
Non plus que les substances attraire:
Ny donner telles influences

Qu'il conuient à telles essences.
Seulement si faire vouloit
Du fer, ou plomb, il ne sçauroit:
Non pas la chose que soit moindre:
Iamais homme n'y sceut atteindre.
Comme donque fera il Lor,
S'il ne me robbe mon thesor?
Ce n'est au pouuoir de son art.
Et s'il le dict, c'est vn coquart:
I'entens par son art mechanique.
Il fault qu'il sache ma practique
Laquelle est naturelle, en somme,
Et que ne se faict de main d'homme.
Or donques, si l'or est si bon Lor.
Et se faict sans feu de charbon,
Et s'il est si noble tenu
Que sur tous est le mieux venu,
Et que chascun en faict thesor,
Tant les humains estiment l'or,
Toutesfoys il ne garist mie
Les metaulx, ny la ladrerie,
Ny ne faict trasmutation
Des metaulx en perfection
De fin or, ne n'est si notable
De faire verre malleable, Vertus de la pierre philosophale.
Comme faict la tresnoble pierre
Des philosophes, qu'on doibt querre.
Si est l'or, quant aux metaulx, faict
Par moy le plus noble & perfaict.
Ainsi donc, si tu ne sçais faire

Vn peu de plomb, a lexemplaire
De moy,ou quelque petit grain,
Ou de quelque herbe vn tout ſeul brin,
Ou encor moins faire du fer,
Comment te veulx tu eſchauffer
A faire ce qui eſt plus noble,
Et dont on faict ducat & noble?
Et ſi tu dis,Ie ne veulx mye
Faire l'or,mais bien lalchimie:
Ie reſpondz à toy non ſcauant,
Que tu es plus fol que deuant.
N'as tu entendu que i'ay dict
Que mon ſecret t'eſt interdict?
Car ce que ſe faict par nature,
Ne ſe faict point par creature.
Et qui plus eſt ſi l'or i'ay faict
Des ſept metaulx le plus perfaict,
Ce que tu ne ſcauroys entendre,
Comment oſe tu entreprendre
De vouloir faire par tes faictz
Ce que perfaict les imperfaictz,
Et en qui i'ay mis la puiſſance
De tranſmuer toute l'eſence
Des metaulx,en bon & fin or,
Et ce que ie tiens en theſor
Le plus cher que Dieu ma donne?
Ores tu bien deſordonné,
Si tu ne cognois & entendz
Que ce hault bien,ou tu pretendz
En tant qui touche à creature,

Est le grand secret de nature,
Soit en metal, pierre, herbe, ou beste,
Qui descend de vertu celeste.
Bien il y pert: car il garist
L'homme de tous maulx, & nourrist:
Il perfaict metaulx imperfaictz,
Par ses vertus & haultains faictz
Que i'y metz par mon grand sçauoir,
Et du thesor de mon auoir.
S'il est donc si perfaict en soy
Qu'il n'en est vn pareil, dis moy
S'il ne fault que tele science
Vienne de haulte intelligence:
Veu que nul ne sçait faire l'or,
Et que cestuy est le thesor
Des thesors, voire incomparable?
C'est vn erreur irreparable.
Car si tu ne peus porter dix
Et veulz porter cent, ie te dis
Que tu te tue cœur & corps
Ce faisant: sache tes effors.
Mon filz c'est toute ma science,
Mon hault sçauoir, & ma puissance,
Que ie prens es cieulx simplement,
Et le simple de l'element:
C'est vne essence primitiue
Et quinte en l'elementatiue,
Que ie fais par reductions,
Par temps & circulations
Conuertissant le bas en hault,

Froit & sec en humide & chault,
En conseruant pierre & metal
Soubz son humide radical.
C'est par le mouuement des cieulx:
Tant sont nobles & precieux.
Et saches que les elementz
Ont des cieulx leurs gouuernementz,
Obeissans, par conuenance,
Elementz à leur influence.
Et plus est pure ma matiere,
Plus suis par les cieulx grande ouuriere.
Cuide tu que sus ton fourneau,
Ou sont mis ta terre & ton eau,
Et que par ton feu & chaleur,
Par ta blanche ou rouge couleur,
Tu face de moy ton plaisir,
Pour peruenir à ton desir?
Cuides tu les cieulx emouuoir
Et leurs influences auoir
Pour infuser dedens tes drogues?
Cuides tu que ce soient orgues,
Qu'on faict chanter à tout les dois?
C'est trop cuider en ton lourdoys.
Ne scais tu bien que au mouuement
Des cieulx est vn entendement,
Qui haça bas intelligence,
Et qui faict, par son influence,
A toutes choses auoir estre.
Cy te prie vouloir cognoistre
Que haultes choses de haut lieu

Procedent de moy, de par Dieu:
Et ne cuide que art manuel
Soit ſi perfaict que naturel:
Car ſon ſens eſt trop nud & linge:
Si me contrefaict comme vn ſinge.
Pence tu que pour diſtiller,
Ou pour diſſouldre, & congeler
De ta matiere en ton vaiſſeau,
Ou pour tirer de l'huile l'eau,
Soit que belle & claire la voye,
Que tu enſuyues bien ma voye?
Mon filz, tu es trop abuſé:
Car quand ton temps auras vſé
A faire tous les meſlementz,
Et ſeparer les elementz,
Ton huile, ton eau, & ta terre,
Tu n'as rien faict. certes tu erre.
Scais tu pourquoy? car ta matiere
Ne ſcauroit demye heure entiere
Souſtenir du feu la chaleur:
Tant eſt de petite valeur:
Toute ſen ira en fumée,
Ou en feü ſera conſommée.
  Mais la matiere dequoy i'œuure,
Eſt infallible à toute eſpreuue,
Quelque feu ardant que ce ſoit.
Ains du feu tout ſon bien recoit.
Et ſi vient l'eau de ſeiche ſouche,
Que rien ne mouille qu'elle touche,
Ny ne s'en vole, ny recule,

Ne son huile iamais ne brusle:
Tant sont mes elementz perfaictz.
Ainsi n'est de ce que tu fais:
Außi n'est ce pas ton office,
De manier mon artifice.
Pour conclusion ie te dis,
Si tu veulx bien noter mes dictz,
Ie ne te veulx point abuser,
Que tu ne scaurois infuser,
Par ton feu artificiel,
La grand chaleur que vient du ciel:
Ny par ton eaue, huile, & terre,
Tu ne scaurois matiere acquerre
Que peut recepuoir influence,
Pour luy donner telle substance.
C'est don de Dieu, donné es cieulx
Aulx elementz à qui mieulx mieulx
Conserué en la simple essence,
Dont nul que moy n'a cognoissance,
Fors l'home, qui en moy se fie,
Et qui scait bien philosophie.
Mon filz ie ne diray qu'vn mot:
Ce scait le createur qui m'ot,
C'est que l'œuure se fait entiere
D'vne seule & vile matiere
Homogenée, en seul vaisseau
Bien clos & en vn seul fourneau.
En soy contient qui la perfaict,
Et par seul regime se faict.
Or voy la generation

Lœuure de la pierre philo.

De

De l'home & sa perfection,
Ou tout mon sens y habandonne,
Et le scauoir que Dieu me donne:
Car faire scais d'vne matiere
L'espece humaine, non entiere.
Ie forme le corps seulement, Delhomme.
Voire si tressubtilement, voiez le f.
Que Platon, außi Aristote 38.
N'y entendirent iamais note.
Ie fais os durs, dentz à macher,
Le foye mol, außi la chair,
Les nerfs froidz, le cerueau humect,
Le cœur chault, ou Dieu vie mect,
Les boyaux, & toutes les veines,
Arteres de rouge sang pleines.
Brief, le tout d'vn seul vif argent,
Masculin soulphre tresagent,
Fais vn seul vaisseau maternel,
Dont le ventre en est le fournel.
Vray est que l'home, par son art Lart.
M'aide fort, quand en chaleur ard,
En infusant en la matrice
La matiere qu'y est propice:
Mais autre chose ny scait faire.
Ainsi est il de ton affaire:
Car qui scet matiere choisir,
Telle que l'œuure en à desir,
Bien preparée en vn vaisseau
Fort clos, & dedens son fourneau,
Le tout fourni, plus ne differe.

La pierre phi. est faicte par nature & art.

Car toy & moy debuons perfaire:
Pourueu que chaleur tu luy donne,
Comme philosophie ordonne.
Car la gist tout: ie t'en aduise.
Pourtant fault bien que tu y vise:

Feu.

En feu que lon dict epsesis,
Pepsis, Pepansis, optesis.

Cestadire, chaleur conuenable à faire boullir, digerer, meurir, & rostir. Arist. au 4. des meteor. faict mentiõ de ces 4. especes de chaleur.

Feu naturel, contre nature,
Non naturel, & sans arsure,
Feu chauld & sec, humide & froit,
Penses y & le fais adroict.
Sans matiere & sans propre feu,
Tu n'entreras iamais en ieu.
La matiere ie la te donne:
La forme fault que tu l'ordonne,
Ie ne dis pas substanciale,
Ny außi forme accidentale:
Mais forme de faire vaisseau,
Et de bien former ton forneau.
Fais par raison cequ'est propice,
Et par naturel artifice.
Aide moy, & ie t'ayderay:
Comme tu feras, ie feray:
Ainsi que i'ay faict à mes filz,
Dont ilz ont receu les prouffictz:
A cause que, sans vitupere,
Ont ensuyui & mere & pere,
Obeissans à mes commands.
Comme tu peux veoir es romans
De Iehan de Meung qui bien m'appreuue,

Et tant

Et tant les sophistes repreuue:
Si faict ville neufue, & Raimon,
Qui en font notable sermon,
Et Morien le bon Romain,
Qui sagement y mist la main:
Si fist Hermes, qu'on nomme pere,
A qui aucun ne se compare:
Geber philosophe subtil,
A bien vsé de mon oustil,
Et tant à escript de beaux dictz,
Et d'autres, plus que ie ne dis,
De ceste tresnoble science:
Lesquelz ont par experience
Prouué que l'art est veritable,
Et la vertu grand' & louable.
Tant de gens de bien l'ont trouuée,
Qui veritable l'ont prouuée
Dont ie me tais pour abreger.
Or, mon filz, si tu veux forger
Et commencer œuure si noble,
Il ne te fault ducat ny noble,
Aumoins en grande quantité:
Suffist que sois en liberté,
Et en lieu qui te soit propice,
Que nul sache ton artifice.
Prepare à droict bien ta matiere
Toute seule mise en pouldriere
En seul vaisseau, auec son eau,
Bien close, & dedens son fourneau,
Par vn regime soit menée

D'vne chaleur bien attrempée,
Laquelle fera l'action:
Et froid la putrefaction:
Car pour grande frigidité
Ne sçauroit tant la siccité
Resister contre tel agent,
Que ne soit tost le vif argent,
Par connexion ordonnée,
Faict vn subiect homogenée
Reduict en premiere matiere.
Soit ton Intention entiere
D'ensuyure ta mere nature:
Que Raison soit ta nourriture:
Ta guide soit philosophie.
Et si tu le fais, ie t'affie
Tu auras matiere & moyen
De peruenir à ce hault bien.
Et de chose que bien peu couste
Tu ouureras, mais que tu gouste
Mes principes. Voy comme i'ouure:
Regarde l'Aristote, & ouure
Le tiers & quart des metheores:
Aprens phisique, & voy encores
Le liure de generation,
Aussi celuy de corruption,
Le liure du ciel & du monde,
Ou la matiere est belle & monde.
Car si tu ne vois & entendz,
Certes, mon filz, tu pers le temps.
Et pour mieux sçauoir les manieres,

Alias. Commixtion.

Voir

Voir te fault celuy des minieres
Que fit mon gentil filz Albert,
Qui tant sceut & tant fut expert
Qu'en son temps il me gouuernoit,
Et de mes faictz bien ordonnoit:
Comme il appert en celuy liure.
Or doncques, si tu es deliure,
Es minieres souuent liras,
Et la de mes secretz verras
Que nulle pierre ne s'engendre
Que des elementz, par son genre.
Aprens, aprens à me cognoistre
Premier que de te nommer maistre.
Suis moy, qui suis mere nature
Sans laquelle n'est creature,
Qui peust estre, ny prendre essence,
Vegeter, monter en croissance,
Ny auoir ame sensitiue
Sans ciel & l'elementatiue.
Et pour cognoistre telz effectz,
Il te conuient porter le faiz
D'estudier & trauailler
En philosophie & veiller.
Et si tu scais tant par ses vz,
Que tu cognoisse les vertus
Des cieulx, & leurs grãdz actions:
Des elementz les paßions,
Et parquoy ilz sont susceptibles:
Qui sont les moyens conuertibles:
Et qui est cause de pourrir,

Et d'engendrer, & de nourrir:
De leur essence, & substance:
Tu auras de l'art cognoissance.
Combien que suffist seulement
D'auoir vn bel entendement,
En considerant mes ouurages.
Mais n'ont pas euz tous clers & sages
Ce don de Dieu par leur science:
Ains ceulx de bonne conscience,
Qui m'ont suyuie auec Raison,
L'ont eue par longue saison,
En ayant patience bonne,
Attendans le temps que i'ordonne.
Fais doncques ce que te dis or,
Si tu veux auoir le thesor
Qu'ont eu les vraiz phisiciens,
Et philosophes anciens.
C'est le thesor & la richesse,
De plus grand' vertu & noblesse
Que puis les cieulx iusques en terre,
Par art l'homme pourroit aquerre.
C'est vn moyen entre mercure
Et metal que ie prens en cure:
Et par ton art, & mon scauoir,
Perfaisons vn si noble auoir.
C'est le fin & bon or potable,
L'humide radical notable:
C'est souueraine medecine,
Comme Salomon le designe,
En son liure bien autentique

La pierre philo. est faicte par nature & art.

Que lon dict Ecclesiastique:
Et la tu trouueras le tiltre
Au trente-huictiesme chapitre:
Dieu la créa: en terre est prise:
L'homme prudent ne la desprise.
Il l'a mise dens mes secretz:
Et la donne aux sages & discretz.
Combien qu'ilz sont moins orateurs,
Et qui se cuident grans docteurs
En tres haulte Theologie,
Sans la basse philosophie,
Qui en font par tout leur risée.
Des medecins est deprisée,
Qui se mocquent de L'alchymie.
Las ilz ne me cognoissent mye,
Et n'ont pas faict de l'art espreuue,
Comme Auicenne, & Villeneufue,
Et plusieurs grans physiciens,
Bons medecins tresanciens.
Tel s'en mocque qui n'est pas sage
Et qui n'a pas veu le passage
Que bons medecins ont passez.
Les mocqueurs n'ont pas sceu assez
Pour cognoistre tele racine
Et tant louable medecine,
Que guarist toute maladie,
Et qui la, iamais ne mandie.
Bien est heureuse la personne
A qui Dieu temps & vie donne
De peruenir à ce hault bien,

Contre les moqueurs de ceste sciēce.

Louange de la pierre philosoph.

Et posé qu'il soit ancien.
Car Geber dict, que vieulx estoyent
Les philosophes qui l'auoyent,
Mais toutesfois en leurs vieulx iours
Ilz iouissoyent de leurs amours.
Et qui la possede, largesse
De tous biens ha, & grand' richesse.
Seulement d'vne once & d'vn grain
Tousiours est riche, & tousiours sain.
En fin se meurt la creature,
De Dieu contente & de Nature.
C'est medecine cordiale,
Et teincture plus qu'aureale.
C'est l'elixir, l'eaue de vie,
En qui tout' œuure est assouuye.
C'est l'argent vif, le soulphre & l'or,
Qui est caché en mon thesor.
C'est le bel huile incombustible,
Et le sel blanc fix & fusible.
C'est la pierre des philosophes,
Qui est faicte de mes estoffes:
Ny par aucune geniture
Trouuer se peut que par nature
Et par art de scauoir humain
Qu'il administre de sa main.

La pierre philo. est faicte par nature & art.

Ie le te dis: ie le t'annonce,
Et hardiment ie le prononce,
Que sans moy, qui fournis matiere,
Tu ne feras onc œuure entiere:
Et sans toy, qui sers & ministre,

Ie ne

Ie ne peux seule l'œuure tistre.
Mais par toy & moy, ie t'asseure
Que tu auras l'œuure en peu d'heure.
Laisse souffleurs, & sophistiques,
Et leurs œuures Diaboliques.
Laisse fourneaux, vaisseaux diuers
De ces souffleurs faulx & peruers:
Ie te prie tout en premier,
Laisse leur chaleur de fumier:
Ce n'est profitable ny bon,
Non plus que leur feu de charbon.
Laisse metaulx & atramentz:
Transmue les quatre elementz
Soubz vne espece transmuable,
Qu'est la matiere tresnotable
Par philosophes designée,
Et des ignares peu prisée.
Semblable à l'or est par substance,
Et dissemblable par essence.
Les elementz conuertiras,
Et ce que tu quiers trouueras.
I'entends que les bas tu sublimes,
Et que les haultz tu face infimes.
Tu prendras donc ce vif argent
Mixte en son soulphre tresagent,
Et mettras tout en seul vaisseau
Bien clos, dedens vn seul fourneau,
Qui sera au tiers inhumé:
Garde qu'il ne soit enfumé:
Sur vn feu de philosophie.

Mespris des errantz alchymistes.

Fais ainsi, & en moy te fie:
Laisse doncques toute autre espece,
Ie t'en supplie mon filz, laisse,
Et ne prens fors celle matiere
Dont se commence la miniere.
Plus ne t'en dis: mais ie te iure
Mon Dieu, qu'il fault suyure nature.

LA RESPONCE DE L'ALCHMYSTE, A NATVRE.

Comme l'artiste honteux est doulx
Est deuant Nature à genoulx
Demandant pardon humblement
Et la merciant grandement.

L'ALCHYMISTE.



A tresdoulce mere Nature
La plus perfaicte creature
Que Dieu créa apres les anges,
Ie vous rends honneur & louanges
Ie cognois icy & confesse
Que vous estes mere & maistraisse
Gouuernante du macrocosme,
Qui fut crée pour microcosme.
Le premier, le monde se nomme:
Et microcosme, en grec, cest l'homme.
Vous fustes, tant estes habile,
Mise hault au premier mobile,
Qu'auec le doigt vous remuez, *Des faictz de Nature.*

Et du pied à bas transmuéz
Les elementz, soit paix ou guere,
Iusques aut centre de la terre:
Et le tout par commandement
De vostre maistre: incessamment
En faisant generations,
Et si tresgrandes actions:
Par voz aultes intelligences,
Et non corruptibles substances,
Des cieulx, estoilles, & planetes:
Dont se forment choses si nettes
Que l'on vous doibt par tout clamer
Mere & Maistresse, & bien aymer.
Ie confesse, ma chere Dame,
Que rien viuant ne vit sans ame,
Et ce qui est & à essence,
Vient de vous & vostre puissance,
I'entens soubz le pouuoir donné
De Dieu, qui vous fut ordonné.
Ie congnois que vous gouuernéz
Toute la masse, & demenéz
La matiere des elementz
Tous dessoubz voz commandementz:
Car d'eulx vous prenez la matiere,
Et des cieulx la forme premiere:
Combien que premier soit confuse
Celle matiere, non diffuse
Tant qu'elle soit qualifiée,
Et puis par vous specifiée:
Lors prend forme substantiale,

Et puis visible accidentale.
Dame, tant vous estes bien sage,
Que vous faictes tout vostre ouurage
Par voz vertus celestieles,
Et voz formes tresactueles,
En si perfaict & si bon ordre,
Que nul viuant n'y scauroit mordre.
Ie regarde, Dame honorée,
Que Dieu vous à tant decorée,
Qu'il à mis pour tous les humains
Ce qu'il leur fault entre voz mains.

Degréz des choses natureles.

Quatre degréz par vous fist naistre:
Dont le premier si n'a fors qu'estre,
Que sont les pierres & metaulx:
Le second, sont les vegetaulx,
Qui ont estre, & vegetatiue:
Le tiers, si est la sensitiue:
Comme bestes, oyseaux, poissons,
Quy ont troys diuerses façons:
Le quart fist en noble degré,
Ainsi qu'il luy pleut, à son gré

Lhome. Voeiz au.f. 32.

Plus perfait de tous: ce fut l'homme,
Qui trois degrez en luy consomme:

Lame humayne.

Mais plus que vous, ma chere Dame,
Fit lors quand il luy donna l'ame,
Belle & d'immortelle substance,
Aornée d'intelligence,
Et sans nulles dimensions,
N'estant subiecte aux paßions
De nostre corps, qu'est limité:

Mais

Mais la faict sensualité
Tourner à mal & à peché
Par le corps, qui est entaché
De volupté desordonnée. — Sensualité.
Dont bien souuent est condamnée,
Si grace n'y est impertie,
Que de Dieu vient, plus en partie
Pour la noblesse de ceste ame,
Que pour le corps. Or doncques, Dame,
La grand'perfection de l'home
N'est pas de vous: Mais ainsi comme
Lauez dict à la verité,
Vous ne forgez l'humanité:
Mais au vaisseau qui est humain,
Autre que vous n'y mect la main,
Qui est la plus perfaicte essence
De vostre œuure & grande puissance.
Sans mentir c'est pour admirer,
Quand on veult bien considerer
Comme noz corps sont diuisez,
Et si tresbien organisez:
Tellement que par vn obiect,
Qui est, le corps, tant est subiect
A la volunté, que quand veult — La volunté.
Vn chascun des membres s'esmeut:
Combien que volunte n'est pas
De vous, ny de vostre compas.
Toutesfoys c'est grande merueille
Que ce corps pour l'ame trauaille — Le corps.
Comme subiect: & tel deubt estre:

Mais bien souuent il est le maistre:
Maistre il n'est pas par sa noblesse,
Mais par peché qui l'ame blesse.
Or donc ne vous esbahissez
Si ce que tant bien tapissez
Et tenez plus perfaict, c'est l'home,
Est contraire à si noble forme
Comme l'ame: & qui tant varie
Contre raison. Soyez marrye
Seulement de voz artifices,
Les monstres naturelz.
Et non de noz faultes & vices.
Vous mesme n'auez vous pencé,
Et bien souuent encommencé,
Cuidant vostre œuure estre bien faicte,
Qu'en la fin estoit contrefaicte?
Est ce faulte d'entendement:
Ou si ne pouez aultrement?
Dame, qu'il me soit perdonné,
Si ie suis trop abandonné
De parler sur vostre science.
Ie le prens en ma conscience
Que ce n'est pas pour vous blasmer:
Mais ne doubtez, qu'il m'est amer
De ce que m'auez tant repris
Ou iamais n'auois rien apris.
Helas Dame ie vous asseure
Que ie ne suys iamais vne heure,
Sans pencer à ce haultain bien,
Lequel par vous i'entends tresbien,
Ou mieulx que ne faisois alors

Que vous me faisiez les records
Et les reproches de mes faultes,
En declarant choses si haultes
De ce thesor digne & louable.
Soit en mon lit, soit en ma table,
Incessamment deuant mes yeulx
I'ay ce hault bien tant precieux:
Et ne faiz que pencer, en somme,
Quele matiere, & quele forme
Ie doibs prendre pour commencer.
Vous mestes venue tencer
Et reprendre fort aigrement:
Pource que ne fais nullement
Comme vous. helas, chere Dame,
Vous scauez que n'ay corps ny ame
Ne scauoir en moy, pour ce faire:
Ie ne vous peux que contrefaire:
Et ne scauroys pas bonnement
En ce noble art faire autrement,
Si vous ne m'aidies, par puissance
De vostre scauoir & science.
Mais vous dictes, & dictes voyr,
Qu'a l'homme n'appartient scauoir
Voz grans secretz & haultains faictz:
Comme donc porteray le faiz,
Et comment me pourey guyder,
Si vous ne me voulez aider?
Puis dictes que vous doibs ensuyure:
Ie le veulx bien: mais par quel liure?
L'vn dict, prens cecy & cela:

La pierre philo. se per faict par nature & par art.

L'autre dict, non, laisse le la.
Leurs mots sont diuers & obliques,
Et sentences paraboliques.
En effect, par eulx, ie voy bien
Que iamais ie n'en scauray rien.
Et pourtant à vous i'ay recours,
Vous priant me donner secours,
Et conseiller que ie doibs faire
En ce tresgrant & rare affaire.
Cy demande, ma chere Dame
Qui de bon cœur prie & reclame,
Dictes par vostre conscience,
En ensuyuant vostre science,
Qui pourroit deualer en terre,
Et dedans la miniere enquerre
Et chercher par subtile cure
Des metaulx le perfaict mercure,
Luy trouué, aumoins cil de l'or,
Garder se doibt comme vn thesor:
Mais ie doubte quant on l'auroit
Que i'a metal ne s'en feroit:
Et croy qu'il n'est homme tant sage,
Qui de faire or sache l'vsage:
C'est à vous de faire tel' œuure:
Experiment bien le decouure,
Et vostre scauoir excellent,
Selon vostre dict, en parlant
De la natiuite de l'home:
Nous voyons la maniere, comme
Le mercure froit & humide

Appete le soulphre en son ayde:
C'est vn esperme homogenée,
Duquel la creature est née
Apres le labeur terminé.
Or doncques, tout examiné,
Vous prenez la propre matiere,
Propre vaisseau, propre miniere,
Propre lieu, & propre chaleur,
Pour donner & forme & couleur,
Pour pulluler & donner vie,
Dont toute chose est assouuie.
Vous cognoissez, comme vne ouuriere,
Le merite de la matiere,
Car agent ne prend action, "Alias N'a point d'action.
Qu'en disposée pasion.
Subtilement scauez mesler
Chauld & froid, & puis demesler
Du sec l'humide, & du contraire
Scauez la qualite attraire,
Transmuant la premiere forme
Affin que la matiere informe
Forme nouuele : car l'obiect
Est par la puissance subiect,
Qui tousiours soubstient la substance
En lacte qui fut en puissance.
Or vous ay tant ouy bien dire:
Mais mon parler ne peut suffire
A bien reciter vos sentences:
Et si i'auoys voz grandz potences,
Pour moy soustenir seurement,

Ie parleroys bien proprement.
Car i'ay entendu qu'auez dict,
Que l'elixir, sans contredict,
Des quatre elemenz se commence,
Contraires puis font aliance:
Et dictes qu'il fault conuertir
Les elemenz. Sans point mentir
Ce n'est pas ouurage de main,
Ny n'appartient à l'art humain
De conuertir les elementz.
Mais qui sçauroit par documentz
Comme la qualité terrestre
Peult auec l'air prendre son estre
Symboliser auec froideur,
Et se conuertir en humeur,
Qui est adire en son contraire?
Car humeur ne se veult distraire
De l element froit & humide,
Toutesfois quelle ha meilleure ayde
Du feu, par qui est anobly
Tout le compost. Et si n'oubly
Que c'est vn œuure naturel,
Qui se faict noir, blanc, puis vermeil,
Ou trois couleurs sont euidentes
A trois elementz respondentes,
C'est le feu, & l'eau, & la terre,
Et l'air, qui bien les sçauroit querre.
Puis vous dictes, sans nulle glose,
Qu'il se faict d vne seule chose,
D vn seul vaisseau, d'vne substance,

L œuure de la pierre philo.

Car

Car quatre ne ſont qu'vne eſſence:
Dedens ceſt vn, eſt en effect
Ce qui commence & qui perfaict:
Rien ne default en ſa valeur,
Sinon vn petit de chaleur,
Que l'homme adminiſtre par cure,
Prouoquant ce quelle procure,
Par voſtre art & noble ſcauoir:
Et tout ce qu'eſt beſoing d'auoir,
En icelle ſeule matiere
Eſt en perfection entiere,
Qui la commence, & qui la faict,
Qui la continue & perfaict.
C'eſt tout ainſi comme d'vn homme,
D'vn cheual, d'vn grain, d'vne pomme.
Car en l'eſperme retenue,
Eſt forme d'homme contenue,
Os, chair, ſang, nerfz, poilz ſoubz la peau
Sont tous en ce petit trouppeau.
Ainſi d'vn grain, ou de ſemence
Chaſcun rapporte ſa ſemblance:
D'homme vient homme, de fruict, fruict,
Et de beſte, beſte s'enſuit:
C'eſt voſtre ordre qui point ne rompt,
Qui eſt en voſtre vaiſſeau rond:
Vous voulez, par vouloir louable,
Que chaſcun face ſon ſemblable.
Mais tel ſcauoir & grand' ſcience,
Procede de la ſapience
De Dieu, qui veult qu'ainſi ſoit faict,

Et vous donna en main ce faict.
Or ſcay ie bien que quand le ſperme
Eſt cloz dedens le vaiſſeau ferme
De la femme, mais qu'il ne s'ouure,
Que plus ne fault que l'homme y ouure,
Ne qu'il adiouſte ou diminue
Ny choſe groſſe ny menue.
Plus il ne s'en fault approcher,
Pour ouurir, ou clorre, ou toucher:
Car au vaiſſeau eſt enclos tout
Ce qui perfaict Iuſques au bout.
Puis dictes que tout ainſi eſt
De la pierre, que tant me plaiſt,
Et qu'il ne fault qu'vne matiere
Toute ſeule miſe en pouldriere,
Laquelle contient l'air & l'eau
Et la chaleur en ſon vaiſſeau,
Et tout ce qui eſt neceſſaire
Pour parfournir ce noble affaire,
Ny iamais plus toucher ny fault,
Ny autre choſe ny deffault,
Fors ſeulement y adiouſter
Vn petit feu pour exciter
La chaleur, qui eſt au compoſt:
Comme l'enfant, qu'eſt en repos
En la matrice chaudement,
Ainſi eſt l'œuure proprement.
Puis dictes & donnez entendre,
Au moins comme ie peulx comprendre,
Qu'en elle eſt ſa perfection:

Et si ne peult son action
Mettre à fin en si noble forme,
Si l'art humain ne si conforme:
I'entens art humain par science
De philosophie & prudence,
Qui viene des mains preparer
La matiere, puis separer
Le superflu, & mettre en verre
La composée & simple terre,
Qui n'est qu'vn auecques son eau,
Et puis bien clorre le vaisseau
Dessus vn fourneau bien propice.
Voyla tout quant à l'artifice:
Autre chose l homme ny peult,
Et face & die ce qu'il veult:
  Mais lors vous qu'en estes l'ouuriere
Entrée dedens la pouldriere,
Apres la preparation,
Faictes la dissolution,
Et le sec en eau reduisez,
Et iusques en l'air conduisez
Par sublimation celeste,
Tant estes vous sage & honneste:
En fin, toute seule vous faictes
Ce que perfaict choses imperfaictes.
  Et pourtant, madame Nature,
Vous estes prime geniture,
Quand vous faictes les meslementz
De tous voz quatre elementz,
Qui sont ensemble par essence,

La pierre phil. se faict par nature & art.

al. Le froid en chauld conuertissez.

Dont nul homme n'a cognoissance
Fors vous: ainsi l'ay entendu,
Et cela verray en temps deu,
Si Dieu plaist, & vous chere dame:
Ie laisse le temps & le terme:
Reste de la matiere auoir,
Et de bien entendre & sçauoir
Comment est tant noble & si bonne,
Et comment tele vertu donne
Si grands thesors & si perfaictz
Qu'elle perfaict les imperfaictz.

Lor. Ma dame ie sçay bien que l'or
Est des minieres le thesor:
Toutesfois n'a forme & matiere
Qu'ayt puissance si entiere
De passer sa perfection:
Car il n'a si grand' action
De pouuoir plus que soy perfaire,
Quelque art que l'homme y puisse faire.
Et qui me vouldroit opposer
Qu'il le fauldroit descomposer
Et le reduire en vif argent,
C'il seroit fol, & indigent
De bon sens, & de bon sçauoir:
Veu qu'il ne peult de l'or auoir,
Luy estant en sa propre essence,
Plus de vertu & grand' puissance.
Qu'y pence donc l'homme estrouuer:
Aumoins quant lon ne peult trouuer
Au tout, sinon ce qui y est?

C'est abus. Mais voyci que c'est:
Pour leur fantasie produire
Ilz disent qu'il conuient reduyre
Par leur art & science arriere
Ce corps en premiere matiere:
Mais certes, dame, ie sçay bien,
Car tant m'auez aprins de bien,
Que reduction ne se faict
De choses que vous ayez faict,
En espece, ou indiuidue,
S'elle n'est premier corrumpue.
Encore apres corruption
Ne se faict generation
De semblable espece, ou s'engendre,
S'il ne retourne en celuy genre.
 Et si dy plus, que l'or destruire
N'est pas chemin de le construire:
Ny iamais homme ne sçaura
Refaire or quand deffaict l'aura.
I'entens d'effaict presupposé
C'est a dire decomposé,
Qui est chose tresdifficile.
Science fauldroit tressubtile,
Posé qu'on le mist bien en pouldre:
 Mais de cuider tant le dissouldre
Qu'on separast les meslementz
Que vous feistes des elementz
En sa premiere mixtion,
Certes c'est vne question
Que iamais homme ne souldra,

Et dye tout ce qu'il vouldra.
Car il endure froid & chauld,
Ny de gros feu il ne luy chault:
Mais tant plus s'amende & affine,
Et bien affiné ne desine:
Tant est perfaict en sa nature.
Et si est vne creature
Des elementz la plus prochaine,
Que n'a semence, sperme, ou greine
Ou se face reduction
Apres la putrefaction
Pour reuenir en son espece:
Car sa matiere est trop espesse.
Mais l'or mort, la est mort son estre:
Ne de luy ne peult plus renaistre
Alias. Que. Autre metal ny vif argent.
Pource ne se vante la gent,
Et dise, soubz ce mot notable,
Toute chose faict son semblable.
C'est mal dict, quant aux mineraulx:
Mais bien est vray des vegetaulx,
Et des sensitifz vrayement:
Car ilz prennent nourrissement
Et vie, se sement & plantent:
Les metaulx iamais rien ne sentent,
Et sont aussi grans au premier
Comme ilz sont en leur an dernier.
Des elementz prenent leur estre
Par vous en l'element terrestre,
C'est sans semer & sans planter,

Sans cultiuer ne ſans anter.
Ie ſcay, par voſtre enſeignement,
Qu'on ne doibt practiqu alement
Suyure les dictz des anciens
Bons philoſophes treſciens:
Mais ſeulement la theorique
Et ſpeculatiue practique,
Qui eſt vraye & eſſentiale,
En qui eſt nature reale:
Car en ce giſt toute l'eſſence
Et matiere & la ſubſtance.
Bien me ſouuient qu'vn me diſoit,
Qui ſophiſtement m'induiſoit,
Qu'on tenoit pour grand philoſophe,
Qu'il ne falloit pour vraye eſtophe
Fors prendre le bel vif argent
Tout crud, & eſtre diligent
De le meſler auecque l'or:
Car des deux ſe faict vn theſor,
Quand bien ſont ioinctz & accoubléz,
Treſbien vnis & aſſemblez,
L'vn par l'autre ſe perſera:
Et diſoit, qu'y ainſi fera,
Aura la pierre & l'elixir.
Mais premier il falloit yſſir
Et ſeparer les elementz
Et tous les quatre meſlementz:
Et, pour les mieux purifier,
Chaſcun à part ratiſier
Il falloit, & puis les coniodre,

Et reunir le grand au moindre,
Et le subtil au gros remettre:
Ce faisant on seroit bon maistre,
Ce disoit, de faire la Pierre.
Mais maintenant ie sçay qu'il erre
En disant telles fantasies
Ne parlant que par tromperies.
Dont les cerueaulx de telles gens
Sont de bon sçauoir indigens:
Les gens trompent, & sont trompez:
Nul d'iceulx, tant soyent huppez,
Soit philosophe, ou Medecin,
Rien n'y entend en tel braßin.
Bien me souuient, sans contredict,
Ma dame, que vous auez dict
Que à Dieu seulement apartient,
Qui est le createur, & tient
Toutes choses dessoubz sa main,
De créer, comme souuerain,
Des elementz toute facture:
Car c'est luy qui produict nature.
Il sçait mesler par quantité
Les elementz, la qualité
Iustement proportionner,
Bien conioindre & mixtionner
Elementz & vnir ensemble
Deuement, comme bon luy semble.
Et n'est homme qui ce peult faire,
Ne qui sceust dire le contraire.
Car il est luy seul createur,.

Et de tout bien le conducteur,
Du monde n'est chose pourtraicte
Que sans luy peut onc estre faicte.
Et se taisent tous les vanteurs
Sophistes inuestigateurs
De lalchemie, qui se vantent
Quilz cueilliront & rien ne plantent:
Quy font, par calcinations
Et par leurs sublimations
Et distillations estranges,
Voler en fumée les anges,
Coagulations inicques,
Congelations sophistiques
Croire au peuple & à eulx aussy
Qu'ilz l'ont faict, & quil est ainsy,
Que separation est faicte
Des quatre elemens & perfaicte
Du vif argent, & de lor fin:
Et tout n'est rien à la parfin.
Car il est vray, que toutes choses
Qui sont dessoubs le ciel encloses,
Des quatres elements faictes sont,
Et Iuste quantite ilz ont
En proportion, par nature,
Bien mixtes, selon leur facture:
Non pas tous vnis proprement,
Mais en vertu distinctement:
Principalement la matiere
De la pierre vraye & entiere.
I'entens, au vif argent vermeil,

Et perfaict corps, qu'on dict soleil,
Sont quatre & chascun Element
Vnis inseparablement,
Et meslez par moyens notables,
Non par art humain separables.
Car tous les bons physiciens
Et philosophes anciens
Lleme ntz. Ont escript, & il est tout cler,
Que l'element de feu & d'air
Sont enclos & tenus en serre,
Lung en leaue, & lautre en la terre:
Le feu est enclos bien & beau:
En la terre, & lair dedans leau
Et ne peult chascun element
Monstrer sa vertu nullement,
Sinon en leaue, ou en la terre:
La sont fors & font forte guerre
Ensemble inseparablement:
Nul ne les peust realement
Separer de celle closture,
Fors Dieu & vous Dame nature.
Hardiment le puis affermer,
Et phisiquement confirmer:
Car le feu nous est inuisible,
Aussy lair est imperceptible:
Celuy qui dict qu'on les peut veoir
Apart, tend à nous decepuoyr:
Car par argumentz bien notables,
Elementz sont inseparables:
Pose que les sophistes dient

Et afferment & certifient
Quils separent du vif argent,
Et de lor, qui est bel & gent,
Les elementz, ils sont menteurs,
Veu les raisons des bons auteurs.
Car l'element de feu & dair,
Si ainsy est doibt exhaler.
Mais ilz dient quilz les retiennent,
Et si ne scauent quilz deuiennent:
Puis que lair ne peult estre veu,
Ne le feu de nul aperceu.
Et s'ilz l'ont tiré, comme ils dient
Ce quilz touchent ilz humysient,
Qui est chose contre nature
De l'air & du feu par droicture.
Puis ma Damé ainsy qu'aues dict,
Et que ie cognois par escript,
Il n'est nul, tant soit graud docteur,
Qui peut, fors Dieu le creatur,
Scauoir combien & iustement
Il fault de chascun element
En vn chascun suppost physique.
A vous Dieu donne la practique.
Ne philosophe n'est tant sage
Qui sceut par practique & vsage
Composer & mixtioner
Les elementz, ne ordonner
Combien il y faut de Chascun
Element, pout bien faire Aulcun
Suppost, ou chose naturelle,

Alia
Et silz les tirent cōme Ilz dient.
En les touchant ilz humysient.

Spirituele ou coporele.
Or donc, s'il les veult separer,
Comment pourra il reparer
Et reunir celuy compost
Pour en refaire vn vray suppost:
Puisque il ne scait la quantite
Des elemens, & qualite,
Ne la monde de l'vnion
Et perfaicte conionction?
Il ne fault donc rien separer,
Puisque on ne le scayt reparer.
Laisser vous fault faire, nature,
Qui entendez l'art & facture
Et qui scauez bien disposer
Et celle Pierre composer,
Et bien faire les meslementz
Sans separer les elementz.
Asses lauez vous dict, Madame:
Par voz dictz, i'entends bien la game.
De separer il n'est besoing
Les elementz, ne prendre soing
De les reunir & conioindre:
Puis qu'on ne peult tel art attaindre,
Et que c'est vn secret donné
A vous, & de Dieu ordonne.
La pierre ou l'elixir, sans doubte,
Se faict de vous & perfaict toute
Sans separer les elementz,
Mais non pas sans voz instrumentz,
Ne sans l'ayde de l'home sage

Et qui bien entend vostre ouurage.
Mais pour bien denoter la note,
Voyons ceque dict Aristote:
Ou le Physicien faict fin,
La commence le medecin.
Supposant pour physicien
Le tresscauant naturien.
Donc lart dalchymie commence,
Suiuant nature & sa science.
Et tout cecy est supposé
Et par Aristote posé
En ses dicts & vrayes escriptures
Monstrantz les secrets de nature:
Que vn philosophe doibt comprendre,
Et le medecin bien entendre.
Et autre chose icy n'entends
Pour peruenir la ou pretends.
Car l'art d'alchymie bien duicte
Sera de nature produicte.
Et, affin qu'on ne si abuse,
Tout cela dequoy nature vse,
Procrée, produict & engendre,
Est la matiere & propre gendre
Qui apartient à lalchemie.
Mieulx le sceuaz que moy ma mye,
Mon honorée & chere Dame,
Que veulx seruir de corps & d'ame.
Or scauez que trois choses faict
L'art d'alchymie: c'est qu'il perfaict
Le metal, & le viuifie

Alias Le metal & le verifie. Le soulphre impur & crassitie, Tollit & digere lesprit.

Comme experiment verifie,
Et digere son esperit:
En ce faisant, rien ne perit.
Secondement cuit la matiere,
Digerant en telle maniere,
Dedans quelque vaisseau petit,
Que le corps elle conuertist
Auec l'esperit tout en vn,
Sans y adiouster corps aulcun.
Parquoy en c'est art tant notable,
Rien de nouueau ny est capable.
Aussy ne si faict mixtion,
Sinon administration
Des beaulx principes de nature,
Que pour tel besoin les procure:
Car ceque elle engendre & nous laisse,
C'est ceque l'art doibt prendre en laise.
Tiercement & dernierement
Se preuue, que realement
Separation ne se faict
Des quatre elementz en effect
De largent vif & du soleil,
Ou or qu'on appelle vermeil
Pour faire la pierre perfaicte.
Le penser est erreur infecte
Contre le noble art d'alchemie
Et profunde philosophie.
Il est tout vray & sans mentir
Et sans verite diuertir,
Que toute chose elementée

Eſt d'elementz alimentée.
Or donc s'ilz ſont bien diſpoſéz
Et pour tel ſuppoſt compoſéz
Comme nature l'a produict,
S'on les depart, lors eſt deſtruict
Celuy ſuppoſt & corrompu,
Et le beau lien tout rompu,
Quy lya tous les elemens
Et n'y à plus de meſlemens.
Mais pour ſeparer, choſe faicte.
Des quatre elemens eſt deffaicte.
Certes il n'eſt pas neceſſaire,
Ne auſſy ne ſe doibt il faire,
Que le pere qui filz engendre
Soit deffaict: pas ne veulx entendre
Qu'en ce faiſant il ſoit deſtruict:
Mais ſuffiſe que iſſe l'eſprit
Genitif auecques le ſperme,
Que la matiere de la femme
Recoit & garde chauldement:
Et tel eſperit, vrayement
Eſt de lenfant generatif,
Et de ſes membres formatif.
Auicenne en faict mention,
Parlant de generation.
Ainſy eſt il ſeblablement
De lor fin, qui eſt ſeurement
De la Pierre la pure eſtoffe
Comme dict le vray philoſophe:
C'eſt le pere qui tout inſtruict:

Donc ne fault pas qu'il soit destruict:
Ne corrompu, ne separé
De ses elemens bien paré:
Mais suffit que le soleil pere,
Spirant son esperit, prospere,
Et que force & vertu influe
Par l'esperit au fils afflue
En vertu, qui est vraye pierre
Des philosophes, prinse en terre:
Et par l'esperit genitif
Est formé le filz substantif.
Madame par vous i'ay tant sceu
Et de voz secretz aperceu,
Que l'art d'alchemie est notable
Et science tres veritable.
Et si dis que c'est or vermeil
Et le vray pere, dict Soleil,
De la pierre & de l'elixir,
Dont tant de thesor peult issir:
Car il eschauffe, insere, & fixe,
Digere, & teinct par artifice,
Sans nulle diminution,
Ne quelconque corruption
De celuy or, qui est le Pere
Dont le filz grandement prospere.
Or doncques ne nous est possible,
Ne necessaire, ne loisible,
De deffaire les meslementz,
Ne separer les elementz
Que nature à portionnez

*Et si bien ioincts & ordonnéz
En iuste & deue quantité,
Complexion, & qualité,
Au vif argent, dens & dehors,
Semblablement au perfaict corps
Du Soleil comme a esté dict.
Qui est sentence & vray edict,
Si nous ignorons la science
De nature & la cognoissance
Des mixtions & meslementz,
De ces quatre beaux elementz,
Semblablement nous ignorons
D'iceulx les separations.
Parquoy il est tres necessaire
D'ensuyure nature, & de faire
Et vser de ses instrumentz
Comme elle faict es elementz:
Autrement, nous ne serions pas
Vrayz imitateurs de ses pas
Sans celle administration
En ceste mesme eduction
De la forme d'icelle pierre,
Et des moyens qu'il y fault querre:
Par lesquelz moyens, on recouure
L'instrument dequoy nature ouure
En la miniere par art gent,
Qui donne forme au vif argent.
Faire au contraire des auteurs,
Plustost nous serions destructeurs
De ce que nature compose,*

Et qu'elle engendre & bien dispose,
En separant les meslementz:
C'est contre voz commandementz,
Et chose par trop detestable
Enuers vous, tant bonne & notable.
Mais bien doibt on, sans nulle doubte,
Faire ainsi que dict Aristote,
Les elementz conuertiras,
Et ce que tu quiers trouueras.
Ainsi, nature ma maistresse,
Vous m'auez bien monstré l'adresse
Pour me conduire sagement:
Si vous remercie humblement.
I'ay tant apris par vous de bien,
Que tout ce qu'ay faict ne vault rien.
Ie cognois que c'est grand' folie,
En fin perte & melancholie
De s'amuser à ces fourneaulx,
En vif argent, en fortes eaux,
En dissolutions vulgales,
En toutes choses minerales,
En feu de fumier & charbon:
Car iamais n'y a rien de bon.
Pource, madame, ie concludz,
Que ie seray de plus en plus
Ententif, selon vostre liure,
De tout mon pouuoir vous ensuyure:
Car c'est le chemin & la voye
La plus seure que l'homme voye:
Et est tout certain que cest art

Nous vient par vous: mais c'est à tard:
Non sans cause: veu la noblesse,
Et le thesor, & la haultesse
De ce grand bien & hault oracle,
Qui est en vous quasi miracle.
Or madame, comme i'entends,
Affin que ie ne perde temps
Soubz vostre baniere & enseigne,
Ainsi que vostre dict m'enseigne,
Auant plustost huy que demain
Vais à l'œuure mettre la main,
Suyuant vostre commandement:
Et prendray tout premierement
La matiere, auec son agent,
Qui sera ce beau vif argent,
Et la mettray dens le vaisseau
Bien clos, nette sus vn fourneau
Enuironne d'vne closture:
Et puis vous, madame nature,
Ferez ce que sçauéz bien faire,
Affin de vostre œuure perfaire,
Que tant est occulte & profonde
Que de plus riche n'est au monde.
Si vous remercie, madame,
Du corps, & du cœur, & de l'ame,
Quand vous à pleu me visiter,
Et d'vn si grand bien m'heriter:
A laquelle toute ma vie
Suis tenu, & malgré enuie
Ie suyuray voz enseignementz,

Et feray que des elementz
I'auray celle noble teincture,
Moyennant Dieu & vous Nature.

Cy finist la responce toute
Que l'artiste fist en grand doubte
Deuant Nature sa maistresse,
Dont en à eu tresgrand' richesse.

EXTRAICT DV ROMANT DE LA ROSE, OV I. Clopinel, dict de Meung, parlant des faictz tant de Nature que de l'art son imitateur, escript,

OEuure l'homme tant qu'il viura,
Ia nature n'aconsuyura.
Que d'alchymie tant apreigne,
Que tous metaulx en couleur teigne:
Il se pourroit ainçois tuer,
Que les especes transmuer:
Si tant ne faict qu'il les rameine
En leur nature primeraine.
Et si tant se vouloit pener,

Qu'il

Qu'il les y sceusse ramener,
Si luy faudroit auoir science
De venir à celle attrempance,
Quand vouldroit faire l'elixir,
Dont telle forme doibt ißir
Que diuise entre eulx la substance
Par speciale difference:
Comme il appert au diffinir,
Qui bien en scait à chef venir.
Nonobstant c'est chose notable,
L'alchymie est art veritable,
Qui sagement en œuureroit,
Grandz merueilles y trouueroit.
Car, comme qu'il soit des especes,
Aumoins les singulieres pieces
En sensibles œuures soubz mises,
Sont muables, en tant de guises
Qu'elz peuuent leurs complexions
Par diuerses digestions
Changer entre elles, par tel change
Qu'il les mect soubz espece estrange
Et oste de la leur premiere.
Ne veoit lon comme de feugiere
Cendre faict & puis verre naistre
Qui de verrerie est bon maistre,
Par depuration legiere?
Si n'est pas le verre feugiere,
Ne la feugere n'est pas verre:
Et quand esclair vient, ou tonnerre,
Ne peult on pas bien souuent veoir

Des grands vapeurs les pierres cheoir,
Qui ne montarent mie pierres?
Ce peult sçauoir qui sçait les erres
Et cause, que telle matiere
A ceste espece estrange attire.
Ainsi sont especes changées,
Ou les pieces d'elles estrangées,
Et en substance & en figure
Soit par art, ou bien par nature.
Ainsi pouurroit des metaulx faire,
Qui bien les sçaurroit à chef traire
Et tollir aux ordz leur ordure,
Et les mettre en forme tresſpure,
Par leurs complexions voisines
L'vne vers l'autre assez enclines.
Car ilz sont tous d'vne matiere,
Comment que nature les tire:
Car tous, par diuerses manieres,
Dedens leurs terrestres minieres,
De soulphre & de vif argent naissent,
Comme les liures le confessent.
Qui les sçauroit subtilier,
Et leurs espritz appareiller,
Si que force d'entrer ilz eussent,
Et que voler point ne s'en peussent,
Quand dedens les corps ilz entrassent,
Mais que bien purges les trouuassent,
Et fust le soulphre sans ordure
Pour blanche ou pour rouge teincture,
Son voulloir des metaulx feroit

Qui ainsi faire le scauroit.
Car d'argent fin, fin or faict n'aistre,
Cil qui d'alchymie est le maistre
Et pois & couleur y adiouxte,
Par chose qui guiere ne couste.
Et d'or fin pierres precieuses,
Faict claires & moult gratieuses,
Et tout autre metal desnue
De sa forme, si qu'il le mue
En fin argent, par medecine
Blanche transparente & tres fine,
Ou en or par rouge teincture,
S'il y veult appliquer sa cure.
Mais ainsi ne feront ilz mie,
Qui œuurent de sophisterie:
Trauaillent tant comme ilz vouldront
Ia nature n'aconsuyuront.

FIN.

TESTAMENT ATTRIBVE A ARNAVLD DE VILLENEVFVE.

La pierre des philosophes sourdant de terre, est esleuée ou perfaicte au feu. Saoulée du breuuage d'eaue tresclaire, aumoins en douze heures, de tou-

tes partz s'enfle visiblement. Apres mise en estuue d'air moyennemẽt chauld & sec, & purifiée d'estrange vapeur, acquiert solidité en ses parties: & extenuée d'humeur superflue, deuient idoine à se briser. Cela faict, de ses plus pures parties est espreint le laict virginal: lequel incontinent mis en l'oeuf des philosophes, est si longuement eschauffé, par cõtinuelle & propre chaleur, comme pour faire couuer & esclorre poulsins, que estant desnuée de la varieté de ses couleurs, s'esiouist auec son pareil en blancheur de neige: & deslors sans danger resiste aux forces du feu croissant, iusques à ce que estant teincte en couleur de pourpre, elle sort du monument auec royale puissance.

FIN.

PETIT TRAICTE D'ALCHIMYE, INTITVLE LE SOMMAIRE PHILOSOphique, de Nicolas Flamel.


Vi veult auoir la cognoissance
Des metaulx & vraye science
Comment il les fault transmuer
Et de l'vn à laultre muer,
Premier il conuient qu'il cognoisse
Le chemin & entiere addresse
De quoy se doiuent en leur miniere
Terrestre former, & maniere.
Ainsi ne fault il point qu'on erre
Regarder es veines de terre
Toutes les transmutations
D'on sont forméz en nations.
Par quoy transmuer ilz se peuuent
Dehors les minieres, ou se treuuent
Estans premier en leurs espritz:
Assauoir, pour n'estre repris,
En leur soulphre & leur vif argent,
Que nature ha faict par art gent.
Car tous metaulx de soulphre sont
Forméz & vif argent qu'ilz ont.
Ce sont deux spermes des metaulx
Quelz qu'ilz soyent, tant froids que chauldz.

L'vn est masle, lautre femelle:
Et leur complexion est telle.
Mais les deux spermes dessusdictz,
Sont composéz, cest sans redictz,
Des quatre elemens, seurement
Cela i'afferme vraiement.
Cest ascauoir le premier sperme
Masculin, pour scauoir le terme,
Qu'en philosophie, on appelle
Soulphre, par vne facon telle,
N'est autre chose que element
De lair & du feu seulement.
Et est le soulphre fix, semblable
Au feu, sans estre variable,
Et de nature metalique:
Non pas soulphre vulgal inique:
Car le soulphre vulgal, n'a nulle
Substance (qui bien le calcule)
Metalique, à dire le vray.
Et ainsi ie le prouueray.
L'autre sperme, qu'est feminin,
C'est celuy, pour scauoir la fin,
Qu'on ha coustume de nomer
Argent vif, & pour vous sommer,
Ce n'est seulement que eaue & terre,
Qui s'en veult plus à plain enquerre.
Dont plusieurs hommes de science
Ces deux spermes la sans doubtance,
Ont figuréz par deux dragons,
Ou serpens pires, se dict on.

L'vn ayant des ailes terribles,
L'autre ſans aile, fort horrible.
Le dragon figuré ſans aile,
Eſt le ſoulphre, la choſe eſt telle,
Lequel ne ſen vole iamais
Du feu, voyla le premier metz.
Lautre ſerpent qui ailes porte,
C'eſt argent vif, que vent emporte,
Qui eſt ſemence feminine
Faicte deaue & terre pour mine.
Pour tant au feu point ne demeure,
Ains ſen vole quand veoit ſon heure.
Mais quand ces deux ſpermes diſioinctz
Sont aſſembléz & bien conioinctz,
Par vne triumphante nature,
Dedans le ventre du mercure,
Qu'eſt le premier metal formé,
Et eſt celuy qui eſt nomé
Mere de tous autres metaulx,
Philoſophes de montz & vaulx
Lont appelle dragon volant:
Pource que vn dragon, en allant,
Qu'eſt enflambé auec ſon feu,
V a par lair iectant peu à peu
Feu & fumée venimeuſe
Qu'eſt vne choſe fort hydeuſe
A regarder telle laydure:
Ainſi pour vray faict le mercure,
Quand il eſt ſur le feu commun,
C'eſt à dire, en des lieux aulcun,

En vn vaiſſeau mis & poſé
Et le feu commun diſpoſé,
Pour luy allumer promptement
Son feu de nature aſprement,
Qu'au profond de luy eſt caché,
Alors ſi vous voulez tacher
Veoyr quelque choſe veritable
Par feu commun dit vegetable,
L'vn enflambera par ardure
Du mercure feu de nature.
Alors, ſi eſtes vigilant,
Verrez par l'air iectant, courant,
Vne fumée venimeuſe,
Mal odorante, & maligneuſe,
Trop pire, enflambe & en poyſon
Que n'eſt la teſte d'vn dragon
Sortant à coup de Babylonne
Qui deux ou troys lieues enuironne.
Autres philoſophes ſcauans,
Ont voulu chercher tant auant,
Qu'ilz l'ont figuré en la forme
D'vn lyon volant, ſans difforme.
Et l'ont außi nonmé lyon:
Pource qu'en toute region
Le lyon deuore les beſtes
Tant ſoient gentes & propretes
En les mangeant à ſon plaiſir,
Quant d'elles il ſe peut ſaiſir,
Sinon celles qui ont puiſſance
Contre luy ſe mettre en deffence,

Et resister par grande force
A sa fureur, quand il les force:
Ainsi que le mercure faict.
Et pour mieux entendre l'effect,
Quelque metal que vous mettéz
Auecques luy, ces motz notéz,
Soudain il le difformera,
Deuorera, & mangera.
Le lyon faict en telle sorte.
Mais sur ce point, ie vous enhorte
Qu'il y à deux metaulx de priz
Qui sur luy emportent le priz
En toutale perfection,
L'vn on nonme or sans fiction:
L'aultre argent. ce ne nye aulcun,
Tant est il notoire à chascun,
Que si mercure est en fureur,
Et son feu allumé d'ardeur,
Il deuorera par ses faitz
Ces deux nobles metaulx perfaictz,
Et les metra dedans son ventre.
Ce nonobstant, lequel qu'y entre,
Il ne le consumera point.
Car, pour bien entendre ce poinct,
Ilz sont plus que luy endurciz
Et perfaictz en nature außi.
Mercure est metal imperfaict:
Non pourtant qu'en luy ayt de faict
Substance de perfection.
Pour vraye declaration

L'or commun si vient du mercure,
Qu'est metal perfaict, ie l'asseure.
De largent ie dy tout ainsy
Sans alleguer ne cas ne sy.
Et aussi les aultres metaulx
Imperfectz, croissanz, bas & haultz,
Sont trestous engendrez de luy.
Et pource il ny à celuy
Des philosophes, qui ne dise
Que c'est la mere sans fainctise
De tous metaulx certainement.
Parquoy conuient asseurément
Que des que mercure est formé,
Qu'en luy soit sans plus informé
Double substance metallique,
Cela clairement ie replicque.
C'est tout premierement, pour l'vne,
La substance de basse lune,
Et apres celle du soleil,
Qui est vn metal non pareil.
Car le mercure sans doubtance
Est formé de ces deux substances,
Estantz au ventre en esperit
Du mercure que i'ay descript.
Mais tantost apres que nature
Ha forme iceluy mercure,
De ces deux espritz desusdictz,
Mercure, sans nulz contreditz,
Ne demande qu'a les former
Tous perfaitz, sans rien difformer,

Et corporelement les faire,
Sans soy d'iceulx vouloir deffaire.
Puys quand ces deux espritz s'esueillent,
Et les deux spermes se reueillent,
Qui veulent prendre propre corps:
Alors il fault estre records,
Qu'il conuient que leur mere meure,
Nomé mercure, sans demeure:
Puis le tout bien, verifié,
Quand mercure est mortifié
Par nature, ne peult iamais
Se viuifier, ie prometz,
Comme il estoit premierement,
Ainsi que dient certainement
Aulcuns triomphans alchymistes,
Affermantz, en paroles mistes,
De mettre les corps imperfaitz,
Et außi ceux qui son perfaictz
Soubdain en mercure courant.
Ie ne dys pas que aulcun d'eulx ment:
Mais seulement, sauf leurs honneurs,
Pour certain ce sont vrays iengleurs.
Il est bien vray que le mercure
Mangera par sa grande cure
L'imperfaict metal, comme plomb,
Ou estaing: cela bien scait on:
Et pourra sans difficulté
Multiplier en quantité:
Mais pour tant sa perfection
Amoindrira sans fiction,
Et mercure ne sera plus

Perfaict: notéz bien le surplus:
Mais si mortiffié estoit
Par art, autre chose seroit,
Comme au cynabre, ou sublimé,
Ie ne me veulx pas animé
Que reuiuifier ne se peusse.
Telle verité ne se musse:
Car en le congelant par art,
Les deux spermes, soit tost ou tard,
Du mercure, point ne prendront
Corps fix, ny außi retiendront
Comme es veines ilz font de la terre.
Ains pour garder que nully n'erre
Si peu congelé ne peult estre
Par nature, à dextre ou senestre,
Dedens quelque terrestre veine,
Que le grain fix soubdain ny vienne,
Qui produira des deux espermes
Du mercure, entier & vray germe:
Comme es mynes de plomb voyez
Sy vous y estes conuoyéz.
Car de plomb il n'est nulle myne
En lieu ou elle se confine,
Que le vray grain du fix ny soit,
Ainsi que chascun l'appercoit,
C'est asçauoir le grain de lor
Et de largent, qu'est vn thesor
En substance & nourriture:
A chascun telle chose est seure.
La prime congelation

Du mercure, est mine de plomb
Et außi la plus conuenable
A luy: la chose est veritable:
Pour en perfection le mettre,
Cela ne se doibt point obmettre,
Et pour tost le faire venir
Au grain fix, & tousiours tenir.
Car, comme parauant est dict,
Mine de plomb sans contredict
N'est point sans grain fix pour tout vray
D'or & d'argent: cela ie sçay:
Lesquelz grains nature y a mis
Ainsi comme Dieu l'a permis:
Et est celuy la seurement
Qui multiplier vrayement
Se peult, sans contradiction,
Pour venir en perfection
Et en toute entiere puissance,
Comme sçay par l'experience,
Et cela pour tout vray i'asseure.
Luy estant dedens son mercure,
C'est à dire non separé
De la mine, mais bien paré.
Car tout metal en mine estant
Est mercure, i'en dis autant,
Et multiplier se pourra
Tant que la substance il aura
De son mercure en verité.
Mais si le grain fix est osté
Et separé de son mercure

Qui est sa mine, bien l'asseure,
Il sera ainsi que la pomme
Cueillie verde, & voila comme
Dessus l'arbre en verité,
Auant quelle ayt maturité,
Quãd vous voyez passer la fleur,
Le fruict se forme, soyéz sur,
Lequel apres pomme est nommée
De toutes gens, & renommée.
Mais qui la pomme arracheroit
Dessus l'arbre, tout gasteroit
A sa prime formation:
Car homme n'a eu notion
Par art ny außi par science
Qu'il sceusse donner la substance,
Ne iamais la peusse perfaire
De meurir, comme pouuoit faire
Basse nature bonnement,
Quand elle estoit premierement
Dessus l'arbre, ou sa nourriture
Et substance auoit par nature.
Pendant doncques que lon attend
La saison de la pomme estant
Sur son arbre ou elle s'augmente
Et nourrist venant grosse & gente,
El' prend aggreable saueur,
Tirant tousiours à soy liqueur,
Iusques à ce quelle soit faicte
De verde bien meure & perfaicte.
Semblablement metal perfaict,

Qu'est or, vient à vn mesme effect.
Car quand nature a procrée
Ce beau grain perfaict & crée
Au mercure, soyéz certain
Que tousiours tant soir que matin
Sans faillir il se nourrira,
Augmentera, & perfera
En son mercure luy estant:
Et fault attendre iusques à tant
Qu'il y aura quelque substance
De son mercure sans doubstance:
Comme faict sur l'arbre la pomme.
Car ie faiz sçauoir à tout homme,
Que le mercure en verité
Est l'arbre, notéz ce dicté,
De tous metaulx, soyent perfaictz,
Ou aultres qu'on dict imperfaictz:
Pourtant ne peuuent nourriture
Auoir, que de leur seul mercure.
Parquoy ie dy, pour deuiser
Sur ce pas, & vous aduiser,
Que si vouléz cueillir le fruict
Du mercure, qu'est sol qui luist,
Et l'vne außi pareillement,
Si qu'ilz soyent separément
Loingtains en aucune maniere,
L'vn de l'aultre sans tarder guiere,
Ne pencéz pas les reconioindre
Ensemble, n'außi les y ioindre

Ainsi comme auoit faict nature
Au premier: de ce vous asseure:
Pour iceulx bien multiplier
Augmenter sans point varier.
Car quand metaulx sont separéz
De la mine, à part trouueréz
Chascun comme pommes petites,
Cueillies trop verdes & subites
De l'arbre, lesqueles iamais
N'auront grosseur ie vous promectz.
Le monde à assez cognoissance
Par nature & experience
Du fruict des arbres vegetaulx,
Et ne sont point ces motz nouueaulx,
Que des que la pomme, ou la poire
Est arrachée, il est notoire,
De dessus l'arbre ce seroit
Folie qui la remettroit
Sur la branche pour r'engroßi
Et perfaire: folz font ainsi,
Et gens aueuglés sans raison,
Comme on veoit en mainte maison.
Car lon sçait bien certainement
Et à parler communément,
Que tant plus elle est maniée
Tant plus tost elle est consommée.
C'est ainsi des metaulx vrayement:
Car qui vouldroit prendre l'argent
Commun & l'or, puis en mercure
Les remettre, seroit stulture.

Car quelque grand subtilité
Qu'on aye, außi habilité
Ou regime qu'on penseroit,
Abusé on si trouueroit:
Tant soit par eau ou par ciment
Ou aultre sorte infiniment
Que lon ne sçauroit racompter
Tousiours se seroit mescompter
Et de iour en iour à refaire
Comme auscuns folz sur cest affaire
Qui veullent la pomme cueillie
Sur la branche estre rebaillée
Et retourner pour la perfaire:
Dont s'abusent à cela faire.

Nonobstant que aucuns gens sçauans
Philosophes & bien parlans
Ont tresbien parlé par leurs dictz,
Disantz sans aucuns contredictz
Que le soleil, auec la Lune,
Et mercure, qu'est oportune,
Conioinctz, tous metaulx imperfaictz
Rendront en œuure bien perfaictz:
Ou la plus grand part des gens erre
N'ayant aultre chose sur terre
Soyent vegetaulx, animaulx,
Ou pareillement mineraulx,
Que ces trois estans en vn corps.
Mais les lisantz ne sont records
Que iceulx philosophes entenduz
N'ont pas telz motz dictz ny renduz

Pour donner entendre à chascun
Que ce soit or n'argent commun,
Ny le vulgal mercure außi:
Ilz ne l'entendent pas ainsi.
Car ilz scauent que telz metaulx
Sont tous mortz, pour vray, sans defaulx,
Et que iamais plus ne prendront
Substance: ainsi demoureront
Et l'vn à l'autre n'aydera
Pour le perfaire, ains demeurera.
Car il est vray certainement
Que ce sont les fruictz vrayement
Cueilliz des arbres auant saison
Les laissant la pour tel raison:
Car dessus iceulx en cherchant
Ne trouuent ce qu'ilz vont querant.
Ilz scauent assez bien, que iceulx
N'ont aultre chose que pour eulx:
Parquoy s'en vont chercher le fruict
Sur l'arbre qui à eulx bien duict,
Lequel s'engrosse & multiplie
De iour en iour, tant qu'arbre en plie.
Ioye ont de veoir tele besongne.
Par ce moyen l'arbre on empoigne,
Sans cueillir le fruict nullement,
Pour le replanter noblement
En autre terre, plus fertile,
Plus triumphante, & plus gentille,
Et que donnera nourriture
En vn seul iour par aduenture

Au

Au fruict, qu'en cent ans il n'auroit
Si au premier terrouer estoit.
Par ce moyen donc fault entendre,
Que le mercure il conuient prendre,
Qui est l'arbre tant estimé,
Veneré, clamé, & aimé,
Ayant auec luy le soleil
Et la lune d'vn appareil,
Lesquelz separéz point ne sont
L'vn de l'autre, mais ensemble ont
La vraye association:
Apres sans prolongation
Le replanter en autre terre
Plus pres du Soleil, pour acquerre
D'iceluy merueilleux prouffit,
Ou la rosée luy suffist.
Car la ou planté il estoit,
Le vent incessamment battoit
Et la froidure, en telle sorte
Que peu de fruict fault qu'il rapporte:
Et la demeure longuement,
Pourtant petitz fruictz seulement.
Les philosophes ont vn iardin
Ou le Soleil soir & matin
Et iour & nuict est à toute heure
Et incessamment y demeure
Auec vne doulce rosée,
Par laquelle est bien arrosée
La terre pourtant arbres & fruictz
Qui la sont plantéz & conduictz

Et prennent deue nourriture
Par vne plaiſante paſture.
Ainſi de iour en iour s'amendent
Recepuantz fort doulce prebende,
Et la demeurent plus puiſſantz
Et fortz, ſans eſtre languiſſantz
En moins d'vn an, ou enuiron,
Qu'en dix mil, cela nous diron,
N'euſſent faict la ou ilz eſtoyent
Plantez ou les froictz les battoyent.
Et pour mieux la matiere entendre,
C'eſt à dire qu'il les fault prendre,
Et puis les mettre dens vn four
Sur le feu ou ſoyent nuict & iour.
Mais le feu de bois ne doibt eſtre
Ny de charbon: mais pour cognoiſtre
Quel feu te ſera bien duiſant,
Fault que ſoit feu clair & luiſant,
Ny plus ny moins que le Soleil.
De tel feu feras appareil:
Lequel ne doibt eſtre plus chauld
Ny plus ardent, ſans nul default,
Mais touſiours vne chaleur meſme
Fault que ſoit, notez bien ce théme:
Car la vapeur eſt la roſée,
Qui gardera d'eſtre alterée
La ſemence de tous metaulx.
Tu vois que les fruictz vegetaulx
S'ilz ont chaleur trop fort ardente
Sans roſée en petite attente

Sec & transſy demourera
Le fruct it ſur la branche, & mourra,
Ou en nulle perfection
Ne viendra, pour concluſion.
Mais ſil eſt nourry en chaleur
Auec vne humide moiſteur,
Il ſera beau & triumphant
Sur larbre ou prent nourriſſement.
Car chaleur & humidité
Eſt nourriture en verité
De toutes choſes de ce monde
Ayant vie, ſur ce me fonde,
Comme animaulx & vegetaux
Et pareillement mineraux.
Chaleur de boys & de charbon,
Cela ne leur eſt pas trop bon.
Ce ſont chaleurs fort violentes
Et ne ſont pas ſi nourriſſantes
Que celle qui du ſoleil vient:
Laquelle chaleur entretient
Chaſcune choſe corporelle,
Pourautant quelle eſt naturelle.
Parquoy philoſophes ſcauans
Et de nature cognoiſſans,
Nont autre feu voulu eſlire
Pour eulx, à la verité dire,
Que de nature aulcunement
Laquelle ilz ſuiuent meſmement.
Non pas que philoſophe face
Ce que nature fait & trace

Car nature ha toupte chose
Crée, comme ici ie lexpose,
Tant vegetaulx que mineraulx,
Semblablement les animaulx,
Chascun selon son vray degré
Generante ou elle à priz gré
Comme s'estend sa dominance.
Non pas que ie donne sentence
Que les homes par leurs artz font
Choses natureles & persont.
Mais il est bien vray quand nature
A formé par sa grand facture
Les choses deuant dictes, l'home
Luy peut ayder, & entendz comme,
Apres par art, à les persaire
Plus que nature ne peut faire.
Par ce moyen les philosophes
Scauans & gens de grosse estoffe,
Pour du vray tous vous informer,
Autrement n'ont voulu œuurer,
Qu'en nature auec la lune
Au mercure mere opportune,
Duquel apres en general
Font mercure philosophal,
Lequel est plus puyssant & fort,
Quand vient à faire son effort.
Que n'est pas celluy de nature.
Cela scauent les creatures
Car le mercure deuant dit
De nature sans nul desdit,

N'est bon que pour simples metaulx
Perfaictz imperfaictz froids ou chaulds.
Mais le mercure du sçauant
Philosophe, est si trirmphant,
Que pour metaulx plus que perfaictz
Est bon, & pour les imperfaictz
A la fin pour les tous perfaire
Et soubdainement les refaire,
Sans y rien diminuer
Adiouster mettre ny muer.
Comme nature les à mis
Les laisse sans rien estre obmiz.
Non que ie dye toutesfoys
Que les philosophes tous troys
Les conioignent ensemble pour faire
Leur mercure, & pour le perfaire,
Comme font vn taz d'alchymistes
Qui en sçauoir ne sont trop mistes,
Ny außi beaucoup sage gent
Qui prenent lor commun, largent,
Auec le mercure vulgal,
Puis apres leur font tant de mal
Les tourmentant de tele sorte,
Qu'il semble que fouldre les porte:
Et par leur folle fantasie
Abusion & resuerye,
Le mercure en cuydent faire
Des philosophes & perfaire:
Mais iamais peruenir ny peuuent,
Ainsi abusez ilz se trouuent,

Qui est la premiere matiere
De la pierre, & vraye miniere.
Mais iamais ilz ny peruiendront
Ne aulcun bien y trouueront
S'ilz ne vont dessus la montaigne
Des sept, ou n'y a nulle plaine
Et par dessus regarderont
Les six que de loing ilz verront:
Et au dessus de la plus haulte
Montaigne, cognoistront sans faulte
L'herbe triomphante royale
Laquelle ont nommé minerale
Aulcuns philosophes & herbale.
Appellée est saturniale:
Alias. Mais laisser le marc il conuient
iecter. Et prendre le ius qui en vient
Pur & nect: de cecy t'aduise
Pour mieulx entendre ceste guyse:
Car d'elle tu pourras bien faire
La plus grand part de ton affaire.
C'est le vray mercure gentil
Des philosophes tressubtil,
Lequel tu mettras en ta manche.
En premier toute l'œuure blanche,
Et la rouge semblablement,
Si mes ditz entends bonnement.
Esliz celle que tu vouldras
Et soyez seur que tu lauras.
Car des deux n'est qu'vne practique
Qu'est souueraine & authentique.

Toutes

Toutes deux se font par voye vne,
C'est ascauoir soleil & lune.
Ainsi leur practique raporte
Du blanc & rouge, en telle sorte.
Laquelle est tant simple & aysée,
Qu'vne femme fillant fuzée
En rien ne s'en destourbera
Quand telle besongne fera,
Non plus qua mettre elle feroit
Couuer des œufz quand il fait froit
Soubs vne poulle sans lauer
Ce que iamais ne fut trouué.
Car on ne laue point les œufz
Pour mettre couuer vielz, ou neufz
Mais ainsi comme ilz sont faict
Soubs la poulle on les met de faict.
Et ne fait on que les tourner
Tous les iours & les contourner
Soubs la mere sans plus de plait
Pour soubdain auoir le poullet.
Le tout ie l'ay declaré ample.
Puis apres se met vn exemple
Premierement ne laueras
Ton mercure mais le prendras
Et le mettras auec son pere,
Qui est le feu ce mot t'appere,
Sur les cendres, qui est la paille
C'est enseignement ie te baille,
En vn voyrre seul qu'est le nid
Sans consiture ny auyz

En seul vaysseau, comme dit est:
De l'habitacle, entens que cest
En vn fournel faict par raison,
Lequel est nommé la maison,
Et de luy poullet sourtira
Qui de son sang te guerira
Premier de toute maladie,
Et de sa chair, quoy que lon dye
Te repaistra, pour ta viande:
De ses plumes, affin que entende,
Il te vestira noblement
Te gardant de froid seurement:
Dont prieray l'hault createur
Qu'il doint la grace à tout bon cœur
Dalchymistes quy sont sur terre,
Briefuement le poullet conquerre,
Pour en estre alimenté,
Nourry & tresbien substanté.
Comme ce peu que Icy declare
Me vient du hault Dieu nostre pere,
Qui pour sa benigne bonté
Le m'a donné en charité:
Dont vous faiz ce présent petit,
Affin que meilleur appetit
Ayez cherchantz & suyuantz train
Qu'il vous monstre soir & matin:
Lequel i'ay mis soubs vn sommaire,
Affin qu'entendiez mieulx l'affaire
Selon des philosophes sages
Les ditz, qu'entendez d'auantage.

Ie parle vn peu ruralement:
Parquoy ie vous prie humblement
De m'excuser & en gré prendre,
Et à fort chercher tousiours tendre.

EIN.

Aultres vers touchant le mesme art l'autheur desquelz ne s'est nomé.

EN mercure est ceque querons:
De luy esprit & corps tyrons
Et ame außi, d'ou sort teincture
Sur toutes aultres nette & pure.
C'est vne humeur tresprecieuse,
Rendant la personne Ioyeuse.
Faicte est de terre, eau, air, & feu:
Le corps purgé, lesprit conceu
Apres vient la fontaine claire,
Que ne tient en soy chose amere.
Au fond del' gist le verd serpent,
Ou lyon verd, qui la s'espand.
Si on l'esueille, il monte en hault:
Apres chet quand le cœur luy fault.
Tant il se laue & tant se baigne,
Que comme rouge appert sa trongue:
Tant est laué d'eaue de vie,
Qu'apres on ne le cognoist mye.
Puis se tourne en pierre tresdigne,
Blanche premier, & puis citrine.
Tant amoreuse est à la veoir,
Qu'on ne peut priser son auoir.

Metz donc ta cure
Au vray mercure
Qu'a faict nature.
Auec son pere
Faict son repaire,
Ou il prospere:
C'est pour perfaire
Les imperfaictz
Ordz & infectz.
Mais fault que face
Que le deface
De prime face:
Pour le refaire
Et satisfaire
A ton affaire.
C'est le subiect
Mys au vaissel
En vn fournel,
Qui se faict bel
De iour en iour
Par vray amour
Sans nul secour,
Et se fixe
Tout propice
Sans espice,
Pour guerir
Ton esprit
Sans peril
S'ainsi le fais
Tous les infectz
Seront perfectz.
Dieu te doint grace
En peu d'espace
Que le tout face.

F I N.

DEFENSE DE LA SCIENCE VVLGAIREMENT APPELLEE ALCHYMIE, & des honnestes personages qui vaquent à elle: contre les effortz que I. Girard mect à les oultrager.







PRES que les presentz autheurs de la transformation metallique, ont esté mis en equipage pour recepuoir ornement de L'imprimerie, & de la sourtir en public, Ilz m'ont semblé à bon droict requerir compagnie de quelque legitime defense, contre les detracteurs & calomniateurs de leurs profession. Mais de ma part ayant bon vouloir de leur satisfaire en ce que ie pourrois, ay consideré que pour respondre equitablement à tous les iniques escriptz lesquelz on trouueroit de telz aduersaires, besoing seroit vser d'aultre, & plus long langage que ce lieu ne demanderoit: & à ceste cause (sans en amener aultre) qu'il falloit icy se depourter d entreprendre telle besongne, & faire essay en vne moindre, ce neātmoins mesme fin proposée. Or est il certain que ie n'ay encor ap-

perceu si importun & intolerable ennemy tant de la science sus nomée que de ceulx qui vaquent à elle, qu'est vn I. Girard de Tournus: ainsi qu'il monstre euidemment par vne grande epistre en François, laquelle il ha faicte & adioustée à la fin de sa traduction (ainsi l'appelle il) du L. de R. Bacho, intitulé de l'admirable pouuoir de l'art & de nature, qui fut Imprimé à Lyon, il y eut au mois d'Octobre dernier passé trois années. Et pource i'ay pencé qu'il suffiroit maintenant, s'il pouuoit estre contrainct de quicter ses armes, sans auoir aucunemēt blecé l'honneur de ceulx qu'il ha si temerairement enuahy. Ce que i'espere aduenir, verité estant en leur faueur amenée & deuement opposée aux impudentes mensonges d'iceluy. C'est l'endroit ou i'ay deliberé n'espargner ma peine & petite industrie, Mais à fin que l'efficace tant de ce qu'il dict contre eulx, que de ce que ie pretendz respondre pour eulx soit plus apparente, Ie suis content suyure l'ordre de ses paroles mal ordōnées, & les diuiser en certaines parties, selon que i'estimeray estre necessaire, telement que chascune de ses obiections aye au pres de soy sa refutation particuliere.

Premierement

Premierement, il accuſe l'art d'alchimye, d'auoir eſté prohibé & deffendu par edict public des Empereurs Romains ſucceſſeurs à Diocletian. Quand & quand, au lieu d'amener preuue ſuffiſante, conſigne en marge oppoſite, C. de faulce monoye.

Ie ne ſcay s'il faict cela par ieu, ou par maniere d'acquit, comme cuidant auoir affaire à gentz indigentz d'induſtrie ſuffiſante pour diſcerner ſi tele eſpece de payement eſt, ou n'eſt de miſe, ou tant ayſéz à eſtre gaignéz & contentéz, qu'elle leur peut bien ſatiſfaire. Mais, à bon eſcient, ie pence certainement ſcauoir, que au T. du C. ſus allegué, on ne trouue imprimé vn ſeul mot ſeruant à telle ſentence, par luy miſe en auant: ſans deſaſſembler violemment les letres, & les diſpoſer en aultre ordre. Et pource, ſi inſolent commencement eſt cauſe que le milieu & la fin nous doibuent ia eſtre ſuſpectz. Quoy? Incontinent apres il contredict à ſoymeſme, la ou il veult, & ne peut propremēt dire, qu'il ſeroit encores vtile pour aulcuns, que ledict art euſt touſiours eſté deffendu, par ceulx qui, apres iceluy D'ioclctian, ont ſuccedé au gouuernement de l'empire. Ainſi (en paſſant) ſe monſtre charitable hors ce pays, ſeulement enuers quelques eſtudians en alchymie, qui obeiſſent à l'empereur des Romains: leſquelz eſtans aduertis du bon vouloir qu'il leur porte, luy en pourront ſcauoir quelque gré. Ce pendant nous diſons franchemēt, que ſi tel edict y auoit, l'equité s'oppoſeroit à luy: attendu que vne treſbon-

neste vtilité est proposée pour la fin dudict art: & la vraye practique d'icelluy, n'offense persone. Quant aux sophistes & abuseurs, qui veulent couurir leur mechanceté par la profeßion de si noble art, duquel ilz sont ignorantz, ce qu'est escript au 5. liu. des extrauagantes decretales, au T. de crimine falsi, par Ichan 22. s'adresse à eulx: & à bon droict.

Apres se retire à son entendement, & y cherche, sans trouuer, quelque suffisant argument de verité, que la pierre, surnommée philosophale, puisse estre cõposée artificielement. D'ou vient à menacer brauemẽt ses aduersaires, disant que

L'art ne peut exprimer & representer nature: à raison qu'elle penetre le dedens des choses, & l'art prent son subiect seulement aupres le dehors, scauoir est le dessus, & comme la face.

Mais que peult cela nuire au bruit de ceste science, ne des professeurs & estudians & icelle? veu que tous les scauans alchymistes ont tousiours aduoué, que l'effaict de leur pierre appertient proprement à nature (laquele est principe & cause du mouuement & repoz de ce en quoy elle est premierement & par soy.) estant toutesfois seruie par art, sans l'aide duquel, elle ne la pourroit iamais faire, nõ plus que muer quelque quãtité de solde, ou d'aultre matiere en vne masse de verre. Et encores que leur fantasie fut, soubz l'autho-

rité

rité de R. Bacho, ou de quelque aultre, d'attribuer improprement teles actions à l'art se seruant de nature pour instrument, ce neantmoins ses intentions seroyent veines. Voyons sa poursuite.

Et c'est vne cause ou raison entre aultres (dict il) que faict que ie croye, que si d'auenture en quelques lieux ou endroictz Aristote auoit voulu dire ceste pierre estre possible, & qu'il en ayt parlé, ce auroit esté plus pour attraire Alexandre le grand, prince con temporel & monarque, par quelque grande estimation de son scauoir, & à vne admiration de choses, que non point pour la verité & possibilité de tel effect: ainsi qu'oncques les princes n'ont esté, & iamais ne seront sans auoir des parasites & bailleurs de happelourdes. Ce que ie dy veritablemẽt, & non pour autre raison que pource qu'il y en à aucuns si sotz d'esprit, qu'ilz croyent, & ont pour vray oracle, tout ce qu'ilz lisent en Aristote, croyans (ainsi que croyent pouures & fantastiques alchymistes) de quelque apparẽce (toutesfois superficiele) cela estre vray & possible, qu'ilz cognoistroyent tresfaulx & impossible, s'ilz le consideroyent sagemẽt.

Ce sont ses propres paroles, basties sur le fondemẽt ia ruiné. Examinons les vn peu. En premier lieu il ha ioinct vn Sy à ce dequoy il estoit incertain. C'est

bien faict à luy,& à l'ymitation d'vn bon deposant, l'office duquel est de ne dire plus qu'il ne scait. Quant à moy,en visitant les œures d'Aristote,n'ay oncques, d'ou il me souuienne, trouué qu'il aye parlé d'icelle pierre en aulcun sien liure imprimé. Car quāt à celuy qui est intitulé Secreta secretorum Aristot. faisant mētiō de ladicte pierre,il y a suffisantes raisons pour verifier qu'il n'est de son ouurage:cōbien que aulcuns se soyent efforcéz prouuer le contraire. Ie ne scay s'il en auoit escrit quelque chose en son li. des mineraulx, ne mesme si ledict L. est pery: car de ma cognoissance il n'est encore venu en veue publique. Laertius recite bien, qu'il auoit composé vn L. περὶ τῆς λίθου c'est à dire de la pierre. Mais ce mot λίθος qui generalemēt signifie pierre, quelques fois (cōme aulcuns veulēt) est specialemēt pris pour l'aymāt:& autresfois pour icelle pierre souuent surnomée philosophale. En sorte que ledict L. n'apparoissant, ie ne puis dire s'il tractoit la de toutes sortes de pierre, ou seulement dudict aymant, ou bien de ladicte pierre phisoph. Car ie n'estime que ce fut de celle que nous appellōs grauelle, ou d'aultre chose pouant estre exprimée par icelu y vocable Quoy qu'il en soit, quelle cause, si ce n'est arrogance tresfolle, ha incité ce gētil mesdisant, de se leuer ainsi contre tel personage, qui est l'Aristote, pour interpreter sa pencée en si mauluaise part, & ensemble l'outrager & publiquemēt, & par tant d'iniures vilaines? Il le nous ha osé feindre peu scauant, & beaucoup arrogant, & menteur tresimpudent, & singulierement temeraire:& pour le rendre encores plus

infame,

infame, s'est effrontéement efforcé de le mettre au ranc des parasites & bailleurs de happelourdes. Quelz tiltres! voyci belle recognoissance des merites d'aultruy. Mais quel hystorien descriuãt la vie d'Aristote, ou quel aultre argument amenera lon, pour prouuer qu'il aye esté si depraué en meurs, & vil en cõdition? Ses diuines œuures, nous declarent suffisamment sa qualité. Et n'est besoing faire mention de la bõne reputation en laquelle il ha tousiours esté, & est, & doibt estre en tous pays, enuers les gens letréz, ausquelz il ha donné si plaisantz, si vtilz, si honnestes documentz, presque en toutes sciences. Considerons seulement qu'il ha par tout iustement gaigné le surnom de philosophe par excellence: voire du commũ consentement de tous aultres philosophes, qui, iusques à present, sont venuz apres luy. Or qui apperceut oncques meschancetéz, teles que dessus, assemblées à la nature d'vn philosophe? Mais ie m'arreste icy, comme si les ordes paroles de Girard, pouoyent aulcunement souiller la noblesse d'vn hõme tant illustre. A la verité tresmal iroit, si la lueur des louanges deues aux grandes vertuz, estoit subiecte d'estre obscurcie par les malignes detractions de telz homeletz. Laissons l'opinion laquelle il ha du Roy Alexandre: car plusieurs hystoires manifestes tesmoignẽt de ses faitz. Laissons aussi l'outrage qu'il dict à ceulx qui adioustẽt foy aux escritz dudict Aristote, pour mõstrer l'affection qu'il ha enuers les Aristoteliens: car il est certain, que eulx, & luy, sont trop differentz, tant en erudition que iugement: & cõme chascun ayme cõmuné-

ment son semblable, ainsi haist il son dissẽblable. Et auançons auecques luy, qui, apres cela, mect en auãt,

Que lon ne trouue point certainement ou par asseurée verité qu'aulcun en soit desia venu à vraye & perfaicte science & moins à l'accomplissement de l'œuure, quelques traditions & preceptes que lon ait eu de ceste pierre philosophale. Qu'il soit ainsi (dist il) Philippe vlstade, qui à esté grand artiste & abstracteur de quinte essence, dict au Ciel des philosophes, chap.24. Que certes plusieurs ont cerché ceste science, mais que bien peu l'ont trouuée. Il y à toutesfois des liures, qui tesmoignent qu'aucuns en ont eu vraye experiẽce, mais telz liures sont sans autheur: & pourtant d'eulx mesmes ne sont, ny ne reçoyuent aucune foy.

Faisons passage à son langage, & arrestons seulement le sens. Voyéz vous quelle hardiesse il prend, d'asseurer ainsi les choses desqueles il est incertain? Or il est vray, que Iehan André in Rub. de falsis, afferme que de son temps estoit en la court de Romme M. Arnauld de Villeneufue, grand medecin, theologien, & alchymiste, lequel consentoit que les lingotz d'or, qu'il faisoit, fussent examinéz à toutes preuues. Que reprochera lon à tel tesmoingt? Auroit on iuste cause de le recuser en ce lieu? Ie me tais de l'appoticaire Taruisin, qui vn iour deuant le prince & les sa-

ges de

ges de Venise, mua quelque quantité d'argent vif en or, en sorte que les vestiges demeurent encores audict lieu, comme escrit. H. Cardan: combien qu'il ne puisse fauoriser à telle transmutation: dequoy ailleurs s'il plaist à Dieu. Aussi ne feray ie mention de plusieurs autres telz exemples amenéz par diuers autheurs d'alchimie: car ilz pourroient estre suspectz.

Mais quant a ce qu'il veult confirmer sa proposition par l'authorité de Ph. Vlstade c. 24. du ciel des philos. escriuant que plusieurs l'ont cherchée, & bien peu l'ont trouée, il y ha dequoy rire. Car à qui demande il secours? C'est grande sottise, d'amener tesmoingt contre soymesme. Nous n'auons occasion de reiecter icy le tesmoignage dudict Vlstade, disant que peu de gens l'ont trouée. Il suit verité en sa deposition. Mais à quoy pencoit Girard, voulant par cela conclurre, que persone ne l'auoit trouée? Sa proposition, & celle dudict Vlstade, sont contradictoires: Pource si l'vne est vraye, il fault que l'aultre soit faulce. Toutesfois Girard les prenoit toutes deux pour vrayes, tant est il subtil ratiocinateur.

Au demeurant, il dict que les L. tesmoignantz que aucuns ont eue vraye experience de tel artifice, ne font foy: pouce qu'ilz sont sans autheur. Or, sans repeter les escripuains susdictz, qui estima oncques sans autheur, les L. de Geber, & d'Auicenne, & D'arnauld de ville Neufue, & de R. Lulle & d'augurel, & grand nombre d'aultres, pourtans les noms & surnoms des gens bien scauans qui les ont composéz? Ie me raporte maintenant à ce qu ilz

en escriuent. Puis il prononce,

Combien que aulcun ancien en fust peruenu à chef, ce neautmois qu'il est impossible maintenãt de penetrer iusques la, attendu que tous les liures plus exquis de ceste matiere, ont estez perdus, & les plus chetifz sont demourez. Et encores ont esté corrompus par la translation des termes naifz d'vne langue en autre de diuerse energie.

Rigoreuse sentence: laquelle condamne perpetuelement tous les humains & à ne desirer la cognoissance de l'art susdict, & à perdre tout le temps & argent qu'ilz pourrõt & vouldront emploier à la chercher par estude & experience. Mais ie demanderois voluntiers à tel iuge, par quel escripuain fut guydé le premier inuenteur de cestedicte science. Et si, encores qu'on ne trouueroit à present aulcun bon L. dicelle, comme il suppose, elle ne pourroit auoir estée, depuis son inuention, consecutiuement baillée & gardée de main en main, par les anciens qui l'auoyent, & par mesme moyen, estre encor auiourd'huy receue par quelcung, en mode de cabale. Et oultre ce, si la puissance & clemence de Dieu sont maintenant perdues, ou telement amoindries, qu'elles ne suffisent pour

en

*en donner cognoiſſance à quelcung, comme aul-
tresfois elles ont faict à noz predeceſſeurs. Veu
meſmes, que certaines aultres choſes exquiſes,
nous ſont en ce temps manifeſtéez, leſqueles il
n'appert ſuffiſamment auoir eſté cogneues par
les anciens : comme la pouldre à canon, l'eau for-
te, L'imprimerie, & pluſieurs aultres. S'il n'ha
preſentement loiſir ou vouloir de reſpondre à cecy,
dilation luy eſt de ma part accordée. Or que
diront ceulx, qui liſent encores auiourd'huy tant
d'eſcriptz touchant ceſte matiere, pleins d'excel-
lentes ſentences, combien que le pluſſouuent el-
les ſoient exprimées par motz à peu de gens in-
telligibles : & pour iuſte cauſe, par eulx meſ-
mes ſouuent produicte? Vn ſeul R. Lulle, nous
ha laiſſé enuiron 500. volumes de tel artifice,
ſi Lacinius eſt veritable : aumoins en voions nous
beaucoup tant Imprimez que eſcriptz a la main.
Ie ne parle de ceulx de Hermes, Geber, Auicenne,
Raſis, ne de tant d'aultres qui courent iournel-
lement par les mains de pluſieurs perſonages.
Dauantage, il fauldroit auoir deuement confe-
ré & entendu tous les L. de ceſte dicte matie-
re, ſoyent perdus, ou demourez, pour les ſça-
uoir diſtinguer en exquis & chetifz. Peut on
conferer, ſans apperceuoir? Peut on apperce-
uoir, ce que n'eſt? Au reſte, cela prouient
d'vne trop grande ignorance de pencer, &
legereté de dire, que telz Liures ſoyent tous*

translatéz de langages diuers. Car de quel langage sont tournéez les œuures d'Albert, d'Arnauld de Villeneufue, de R. Lulle, de Guillielmus Parisiẽsis, de Paulus de Canotanto, d'Augurel, & de leurs semblables escriuains d'alchimie? Apres il adiouxte, que.

Toute la vie de ceulx, qui sont epris de ceste philosolie, ne suffit pour acquerir la cognoissance des termes d'icelle. Et que les despens sont si grandz qu'il y auroit grãde incertitude de profict, encores que la facture d'icelle pierre fut possible. Et que s'il y auoit profict, on n'en pourroit vser à souhaict & en liberté.

Et vis à vis de teles paroles, ce discret personage marque en marge, 3. Raison: comme si tant diuers argumentz n'estoient que vn. Ainsi brouille il & confond les choses que meritoient distinctiõ. Et combien de fois saulte il du coq à l'asne? Venons au point. Il impose, par Irrision, ce nom, philosolie, à l'art susdict. Notons donc qu'il est vn treslourd & audacieux forgeron de motz. Car quele grace peut auoir tele espece de vocable, illicitement composé d'vn grec auec vn aultre francois? Quelque aultre mocqueur, n'estant si temeraire que d'oser, par vicieuse meslange de langues diuerses, produire des motz bastardz, lesquelz fussent incogneus & desaduouez de la chascune d'icelles langues, eut

peu dire, philomorie, s'il n'eut mieulx aymé souldér legitimement deux noms françois en vn, ayant tele signification. Quant au reste, lon entend facilement (mesmes parce que i'ay sus escript) qu'il n'est raisonable, de s'accorder à luy en ce, que tous les estudians en cestedicte science soyent semblables à plusieurs ignorantz, lesquelz poursuyuantz vn mesme estude, demeurent toute leur vie en erreur: ne que les fraiz soyent telz qu'il dict, à ceulx qui bien entendent les principes: car Geber & plusieurs autres homes scauans & bien experimentéz en cecy, ont affermé le contraire. Et touchant l'vsage du fruict d'icelluy artifice, i'aduoue que les folz ne scauent bien vser des choses bones: mais ceste dicte science, n'ha encores (que lon sache) esté cogneue que par gens prudentz: chascun desquelz, ha de sa part donné bon ordre, que les inconuenientz n'aduinsent, esquelz le bon Girard pençant, nous obiecte, que s'il y auoit proufict,

La plusspart du peuple laisseroit sa propre vacation pour s'appliquer à ceste alchimisterie, affin de plustost s'enrichir : d'ou aduiendroyt petit à petit que toutes choses demeureroyent incultes, &c.

D'ou vient doncques cela, que plus de gens ne laissent leur propre vacation, pour prendre les loyx, ou la medecine, que sont sciences si fructueuses & honorables? vous diriez, auec Girard, que

chascun peut facilement acquerir tout ce qu'est proufitable: & que le vulgaire doibt incontinent estre participant des choses non vulgaires, moyenant qu'elles ameynent du proufict. Il n'est question que de cela. Ainsi les raisins estoyent pour le Renard D'esope, s'il ne les eut veu si verdz. Encores ameyne il icy le droit canon: affin qu'il noblie aulcune chose, laquele luy puisse aider à estre victorieux, & dict,

Aussi que l'alchimisterie soit art illicite & reprouué, il est tout manifeste: parce, que celuy qui croiroit que vne espece se peut trãsferer en vne aultre, ou semblable, par œuure humaine, & sans que specialement le createur de toutes choses y mist la main, seroit infidele & plus detestable que vn payen, comme il est contenu au droit canon.

Par la force du canon (qui ha esté faict pour chastier les sorciers) Il nous veult, cõme i'estime en ce lieu contraindre de consentir que l'alchimie soit illicite & roprouuée. Si est ce qu'il ne fault estre de si l'asche cœur, que de pencer icy à se rendre. Qu'est il donc besoing luy opposer pour la defense d'icelle alchimie? Il ne la peut offenser: attendu qu'elle n'est capable de fidelité ne infidelité. Mais si par aduenture il se veult adresser aux alchimistes, & non à l'alchimisterie, ainsi qu'il parle, ne pouant manifester sa fantasie troublée, il nous faut veoir la disposition

de sa belle argumentation: afin que la vigueur d'icelle soit plus apparente. Soit doncques tele:

Quiconques croid, que par seule œuure humaine vne espece puisse estre transformée en vne aultre, est infidele:

Que s'ensuit il par cela? estce que les alchimistes sont infideles? Ouy bien si on les auoit conuaincus, qu'ilz creussēt que par seule œuure humaine vne espece peut estre transformée en aultre. Mais, comme i'ay sus recité, ilz confessent que la facture de leur pierre appertient à nature, aidée d'art: Or puis que icelle nature n'est que chambriere de Dieu, & en luy obeissant faict toutes ses œuures, il appert qu'ilz ne peuuent icy estre chargéz d'infidelite. Et ie pence que entre eulx ne s'en trouuera vn si ignorant, qu'il n'entende bien, que toutes choses sont faictes par la volunté ou permißion diuine. Qui doubteroit de cela, seroit infidele: comme il m'est aduis, qu'il doibt estre entēdu par les paroles de S. Gregoire facteur d'icelluy canon: combien que, sans dißimuler, lon puisse estimer qu'elles soient d'aultre efficace. A ceste cause ie les produiray tournéez, sans desguiser leur valeur. Voyez les icy.

Quiconques croid quelque creature pouoir estre faicte ou muée en meilleure ou pire, ou bien transformée en autre espece ou semblance, excepté par le createur mesme qui ha faict toutes choses, certainement il est infidele & plus meschant que vn payen. 26. quæst. 5. c. episcopi.

Veritablement ce decret peut tenir suspendz plusieurs gens discretz: attendu que d'vn costé, ilz n'oseroyent nyer ce qu'il afferme: & d'autre, selon le son de ses motz, il semble forcer les humains de ne croyre ce que la veue leur faict communemēt croire. Car qui ne veoyd souent & croyd aussi, beaucoup de plantes & d'aultres diuerses matieres estre artificielement muéez en verre? De ma part ie ne puis cōprendre, que par tele credulité l'on tumbe en infidelité & meschanceté: moyenant qu'on cognoisse que la faculté & des choses muables, & des ouuriers qui aydent à les muer, dependent & prouienēt du createur de toutes choses. Pource les alchimistes, auec leur art, sont icy hors de dangier, & Girard s'est en vayn efforcé de les espouuanter. Gardons pour quelque aultre lieu la dispute touchant la transformation des choses singulieres en aultres de diuerse espece, & passons oultre. En suyuant il obiecte, que

Supposé que ladicte science soit vraye & licite, si est ce que peu de gens sont idoines de l'entendre. Car les alchimistes conseillent, qu'on ne s'entremette en cest art, sans premier estre grand philosophe, muny de subtilité d'esprit, santé de corps, humanité, patience & plusieurs aultres bonnes qualitéz, lesquelles deffaillent à trop de gens.

Ce conseil des scauans alchimistes, est tresbon: suiuant

suiuant lequel il ne fault estre trop hatif à se mesler dudict art. Si estce qu'il ne le fault prendre pour vn arrest, par la rigueur duquel tous ceulx qui sont destituéz d'aulcunes des conditions susdictes, soyent perpetuelement contrainctz d'ignorer ladicte science, laquelle Dieu donne quand, & à qui il veult, par quelque moyen que ce soit. Puis il adiouxte,

Qu'on la quiert par voyes obliques, & à intention d'vne lucratiue si grande, qu'elle aueugle & assoupit les cœurs humains.

A quoy ie respondz, qu'il ne fauldroit blasmer si generalement, pour dire verite. Et encores qu'il seroit icy veritable, tel propos n'auroit efficace de persuader cequ'il pretendoit. De la il passe à

La 8. pretendue raison

Irraisonable: comme faisant communs, entre tous les professeurs de ladicte sciẽce, certeins vices, lequelz conuienent seulement à quelques trompeurs & sophistes particuliers. Il fault dõner blasme, ou loz, à ceulx qui le meritent. Apres il conclud ainsi.

Voila doncques à quoy sert & peut seruir cest art. Voila comment il peut bien teindre & pallier quelque metal, mais non point conuertir la substance d'iceluy en vn aultre, comme faire que le plomb ou estaing soit

pur argent. Aufsi certes c'est chose que ie ne puis croire.

Ce n'est merueilles, si ayant ainsi executé son entreprise, il veult mettre fin à ses trauaulx. Il s'est assez tourmenté en tel combat pour estre ennuyé & las. Mais, puis qu'il n'ha sceu par tous ses assaulx offenser n'irriter, sinon à grande peine, ses ennemis, qui ne se riroit à bon droict de sa folie, le voyant maintenant retirer & glorifier comme victorieux ? Il ioue trop mal son personage. Le triumphe ne doibt præceder la victoire. En fin,

Appelle, par desdaing, l'artifice deladicte pierre, science que n'est mie.

Il est vray que ie croy bien qu'elle n'est mie en son cerueau: ce neautmoins il n'est assez bon orateur pour nous persuader qu'elle ne puisse estre & habiter en quelcung aultre: ne que certeins escripuains n'ayent couuertement monstré quelque bone voye pour la trouuer. Mais, que feroit de leurs L. si obscurs, celuy qui en ses versions prend pour ænigmes, les sentences tresfaciles àceulx qui entendent moyenement la langue latine? On lit en l'exemplaire Latin du L. de R. Bacho, imprimé 15. ans auant la traduction de Girard, à laquele est ioincte sa dicte epistre. (f. 47. page 2. ligne 10.)

Sed consydero quod in pellibus caprarum

rum & ouium non traduntur ſecreta naturæ vt à quolibet intelligantur, &c.

Qu'eſt à dire. Mais ie conſidere que les ſecretz de Nature ne ſont redigéz par eſcrit es peaux des chieures & des brebis, en tele ſorte que chaſcun les puiße entendre.

Or ou eſt l'home ſi hebeté (moyenant qu'il ne ſoit ignorant du langage latin ou françois) qui ayãt leu, ou ouy prononcer ladicte ſentence latine, comme deſſus, ou ainſi tournée, cõme il fault, n'entende prom ptemẽt qu'elle ſignifie, que la couſtume des ſages n'eſt de laiſſer leurs grandz ſecretz, touchant les choſes natureles, par eſcript à chaſcun intelligible, ſoit en parchemin de brebis, ou de chieure, ou d'aultre beſte, ou encores en aultre quelcõque matiere conuenable à eſcrire? Ce que l'autheur meſme, en continuant la ſon propos, faict aſſez amplemẽt cognoiſtre. Et en ſemblable maniere parle l'eſcriuain du L. appellé les ſecretz d'Ariſtote à Alexãdre: diſant, ce de quoy tu m'as interrogé, & deſire auoir cognoiſſance, eſt tel ſecret, que à grand peine les cœurs humains le pourront endurer: comme donc pourra il eſtre peinct en peaulx morteles? Mais noſtre Girard, à faulte de cognoiſtre la ſignification des motz latins, cuidoit que ledict Bacho eut la parlé ænigmatiquement: & au lieu de tranſlater deuement le latin ſus mẽtionné, qu'il dict auoir traduict, nous ha faict preſent de ne ſçay queles paroles, deſqueles on ne ſcauroit tirer

sens: car il n'y en ha aulcũ: pource en sa page. 56. ligne premiere, ou il ha noté Aenigme, il pouoit bien adiouxter, inexplicable. Ie repeteray icy les motz propres de son Aenigme, qui sont telz. En premier lieu ie considere qu'aux poilz des chieures & brebis les secretz de nature ne sont point enseignéz, de paour qu'vn chascun les entende

Ne voila pas bons motz ænigmatiques? Or, pour me taire des aultres, c'est le meilleur, que pour pellibus, il entend & expose poilz. Ie ne scay si vn mesme docteur ha donné enseignement de la langue latine à luy, & à celuy duquel il me faict maintenant souuenir, qui quelque iour voulant prouer que S. Iehan baptiste estoit en son tẽps vestu de peau de chameau, allegoit les effigies des peinctres, lesquelz coutumierement le representent en tel habit, suyuantz (comme il disoyt) S. Marc, qui ha escript, Et erat Ioan. vestitus pilis cameli. Mais l'vn & l'aultre eussent bien entendu ces 2. ablatifz, pilis, & pellibus, sans s'abuser diuersement par l'affinité d'iceulx, si en retenant chascun le sien, ilz eussent faict mutuel eschãge de leurs conceptions & interpretations.

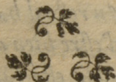
De ce lieu lon peut coniecturer du reste de sa version: à laquele, peut estre, il done meilleur nom quil ne pence, en l'appellant traduction. Mais ie la laisse pour tele qu'ele est. Aussi ne l'ay ie que feuilletée & courue hatiuement, pour veoir s'il y auroit encores rien du sien, appertenant à ladicte science: quoy faisant, ses annotatiõs marginales m'ont faict prendre garde en cecy, que ie ne cherchois. Et laisse à

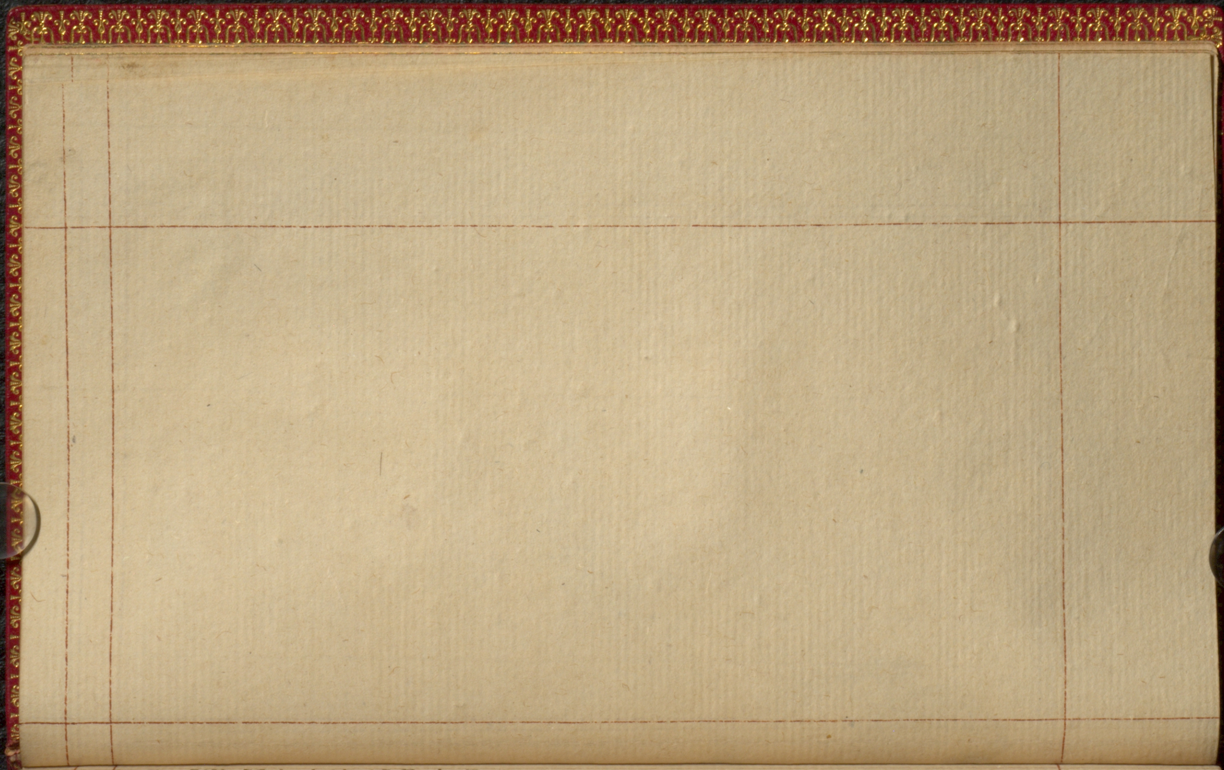
pencer

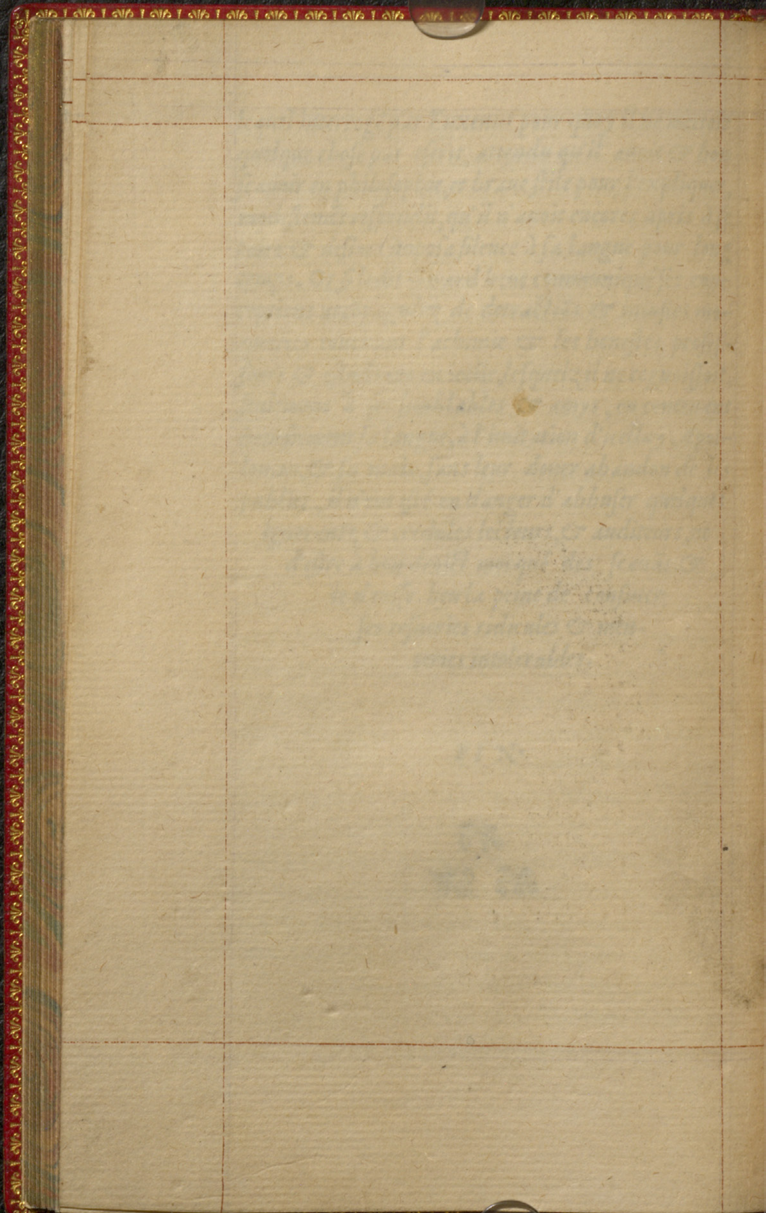
pencer aux gens de bon iugement & ſcauoir, de quele grace il propoſe à M. Edoard Lorent, en vne aultre ſiene epiſtre, quelque iour eſtre aduenu, que vn home de bon eſprit ſatisfaiſant à la demãde d'aulcũs, qui s'eſmerueilloyent qu'il ne mettoit rien en lumiere (comme font pluſieurs de moindre reputation que luy n'eſtoit) reſpondit que deſia le nombre des L. ſurpaſſoit tout eage de les pouoir lire, tant s'en fault qu'on les puiſſe bien entendre. Dauantage, que pour le preſent on ne pourroit quaſi rien dire que ia n'aye eſte dict au parauant: ſuiuant la ſentence de Terence. Quoy conſideré par luy, ioincte la peur de detraction, ha voulu traduire le tracté de Claude Celeſtin. Ou i'eſtime qu'il vueille dire, que il ha mieulx aymé faire cela, que d'entreprendre à compoſer quelque choſe, pour augmenter ſi grand nõbre de liures, ou pour redire choſes dictes. Cõme ſi la verité n'eſtoit deuers pluſieurs ſcauans homes, qui eſcriuent, qu'il y ha encores infinies choſes nõ ſceues ne enſeignéez, leſqueles toutesfois on peut ſcauoir & enſeigner. Mais ie ſuis bien d'aduis qu'on ne les attende de la part dudict Girard: de peur que la longueur du temps ne fuſt trop facheuſe. Au reſte il ha opinion (comme il done à entendre) d'eſtre bien digne de faire tele reſponſe, qu'il dict auoir eſté faicte par ſon, ne ſcay quel, home par luy loué de bonté d'eſperit, & peut eſtre controuué, pour acquerir, ſoubz la couuerture d'aultruy, quelque faueur à ſa pareſſe & ignorance. Mais veritablement ie croy, que plus conuenable luy ſeroit vne ſemblable à celle d'Appollonius:

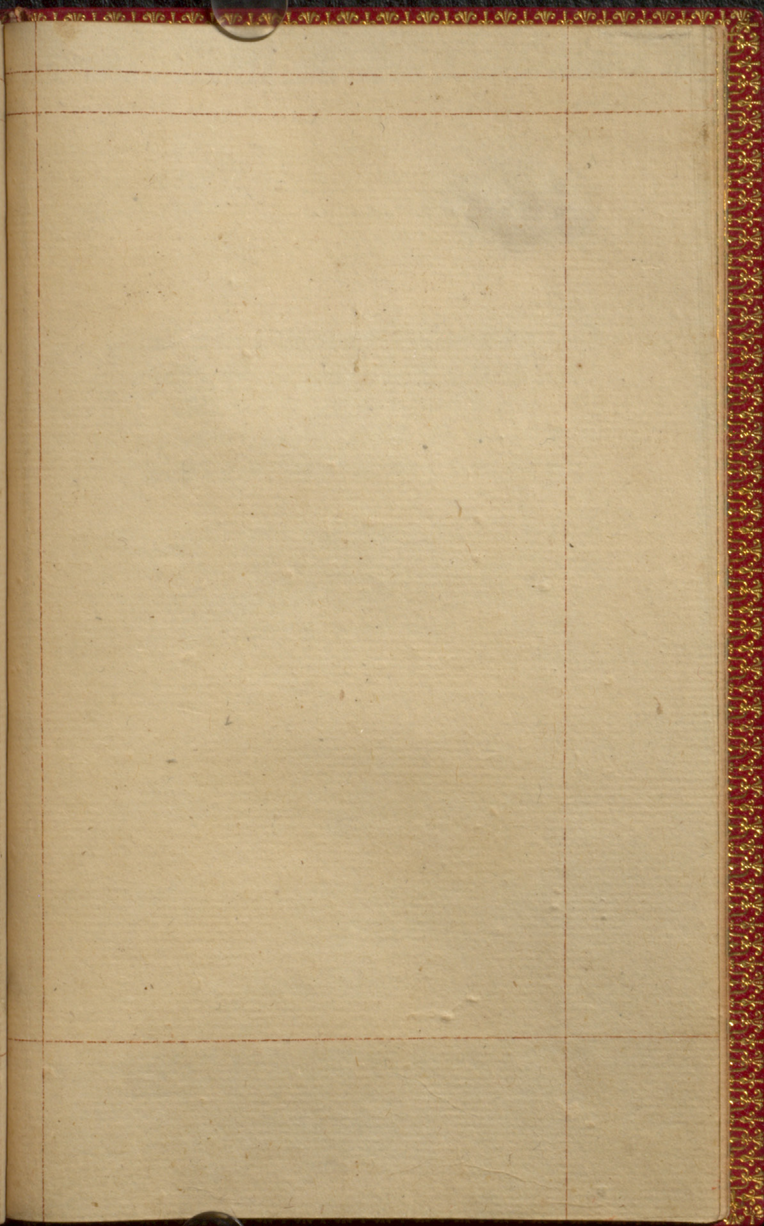
lequel interrogé par Euxenus pour quoy il ne mettoit quelque chose par escrit, attendu qu'il auoit & bon sçauoir en philosophie, et braue stile pour l'expliquer, modestemẽt respondit, qu'il n'auoit encores apris à se taire: & deslors imposa silence à sa langue pour long temps. Or si ledit Girard heut communiqué ses conceptions accõpagnéez de detractiõs & iniustes moqueries touchant l'achimie & les honestes professeurs & estudians en icelle, lesquelz il ne cognoissoit, seulement à ses semblables & amys, en contenant honestement sa langue, à l'imitation d'icelluy Apollonius, & sa main, sans leur doner abandon de les publier, il n'eut esté en danger d'abbuser quelqués ignorantz & credules lecteurs, & auditeurs, ne d'estre à bon droict mocqué des sçauãs: & ie n'eusse heu la peine de confuter ses resueries ridicules & menteries intolerables.

FIN.









LA FONTAINE (Jean de). De la transform
anciens Tractez en rithme François
Amaury Warancore, 1561; petit in-8
filets dorés, dos à nerfs, orné de
dorées.

Ce recueil se compose de trois par
La Fontaine des amoureux de scienc
de La Fontaine, naquit à Valencien
composé à Montpellier vers 1413; l
mystères de l'hermétisme; il fut r

A la suite se trouvent Les Remonst
Lalchymiste errant de Jean de Meun
première fois. Ce curieux poème al
extrait du Roman de la Rose. Il a
XVIIIème siècle à la suite des édit
de Lorris et Jean de Meung.

La troisième pièce, également en éd
un Petit Traicté d'Alchimye intitul
de Nicolas Flamel.

Le recueil se termine par une Défen
appelée Alchymie.

Bel exemplaire réglé, parfaitement
reliure du XIXème siècle.

transformation metallique, trois
François. Paris, G. Guillard &
tit in-8, relié maroquin rouge,
orné de décors dorés, tranches

rois parties: La première est
e science, dont l'auteur, Jean
alenciennes en 1381 et qui fut
1413; le poème révèle les
il fut réimprimé en 1861.

Remonstrances de Nature à
de Meung qui paraît ici pour la
poème alchimique est suivi d'un
e. Il a été réimprimé dès le
des éditions classiques de l'oeuvre

nt en édition originale, est
intitulé le sommaire philosophique

me Défense de la science vulgairement

itement conservé dans une jolie





